71

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1395

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU



Zamor et Mirza
ou
l'Heureux naufrage
Vu en 3 actes
par mr de Sauges
1793.

ZAMORE ET MIRZA;

OU

L'HEUREUX NAUFRAGE;

DRAME INDIEN,

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE,

PAR MADAME DE GOUGES.



BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

A PARIS,

Chez { L'AUTEUR, rue & Place du Théâtre François.
CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Gallande, N°. 64.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

PERSONNAGES.

ZAMORE, Indien inſtruit.

MIRZA, jeune Indienne, amante de Zamore.

M. DE SAINT-FRÉMONT, Gouverneur d'une Ville & d'une Colonie Françoiſe dans l'Inde.

Madame DE SAINT-FRÉMONT, ſon épouſe.

VALERE, Gentilhomme François, époux de Sophie.

SOPHIE, fille naturelle de M. de Saint-Frémont.

BÉBÉ, enfant de trois ans, fille de Valère & de Sophie.

UN CAPITAINE de Vaiſſeau François.

EMILIE, amie de Madame de Saint-Frémont.

M. LEBEL, Secrétaire de M. de Saint-Frémont.

BETSI, Femme-de-Chambre de Madame de Saint-Frémont.

UN INDIEN, Intendant des Eſclaves de M. de Saint-Frémont.

FELICIO, Domeſtique de Valere.

AZOR, Valet de M. de Saint-Frémont.

M. DE BELFORT, Major de la Garniſon.

UN JUGE.

Un jeune INDIEN.

Pluſieurs Habitants & Habitantes Indiens & Indiennes, eſclaves.

Grenadiers & Soldats François.

La Scène ſe paſſe d'abord dans une Iſle, & enſuite dans une grande Ville des Indes Orientales.

ZAMORE ET MIRZA,

OU

L'HEUREUX NAUFRAGE,

DRAME INDIEN.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le rivage d'une Isle déserte, bordée & environnée de rochers escarpés, à travers lesquels on apperçoit la pleine mer dans le lointain. Sur un des côtés en avant est l'ouverture d'une cabane, entourée d'arbres fruitiers du climat; l'autre côté est rempli par l'entrée d'une forêt qui paroît impénétrable. Au moment où le rideau se lève, une tempête furieuse agite les flots; on voit un navire qui vient se briser sur la côte. Les vents s'appaisent & la mer se calme peu à peu.

SCENE PREMIERE.

ZAMORE, MIRZA.

ZAMORE.

DISSIPPE tes frayeurs, ma chère Mirza, ce vaisseau n'est point envoyé par nos persécuteurs,

il eſt étranger. Hélas ! il vient de faire naufrage. A ce qu'il paroît, perſonne de l'équipage ne s'eſt ſauvé.

MIRZA.

Ah ! Je ne crains que pour toi. Le ſupplice n'a rien d'affreux pour moi. Je bénis mon ſort ſi nous terminons nos jours enſemble.

ZAMORE.

O ma chère Mirza ! Que tu m'attendris !

MIRZA.

Tu crois, Zamore, que ce méchant Régiſſeur avoit juré ma perte ? Je ne l'aimois point, & lorſqu'il voulut forcer mes ſentimens, je lui dis que je n'aimois que toi. Cet aveu pouvoit-il me rendre criminelle à ſes yeux ? Mon cœur eſt ſimple. Tu le ſais, Zamore, il ne connut jamais les détours. Je regrettois, juſqu'au moment où je te vis, la vie champêtre de nos paiſibles forêts. Mon amour t'a rendu coupable. Sans la malheureuſe Mirza, tu n'aurois jamais fui le meilleur de tous les maîtres, & tu n'aurois pas tué ſon homme de confiance.

ZAMORE.

Le barbare ! Tu lui inſpiras de l'amour, & ce fut pour devenir ton tyran. Cet amour le rendit féroce. Le monſtre oſa m'ordonner de porter ſur toi des mains cruelles. L'éducation que notre Gouverneur m'avoit fait donner, ajoutoit à la ſenſibilité de mes mœurs ſauvages, & me rendoit encore plus inſupportable le deſpotiſme

affreux de l'autorité qui me commandoit ton supplice.

MIRZA.

Il falloit me laisser mourir, tu serois auprès de notre Gouverneur, qui te chérit comme son enfant. J'ai causé tes malheurs & les siens.

ZAMORE.

Que me dis-tu ? Toi périr ? Eh ! pourquoi me rappeller encore les vertus & les bontés de ce respectable maître ? J'ai fait mon devoir auprès de lui ; j'ai payé ses bienfaits d'une tendresse filiale. Il me croit coupable, & voilà ce qui rend mon tourment plus affreux. Il ne sait point quel monstre il avoit honoré de sa confiance : j'en ai purgé la terre, & j'ai sauvé mes semblables de sa tyrannie. Mais, ma chère Mirza, perdons un souvenir trop cher & trop funeste ; nous n'avons plus d'autres protecteurs que la nature. Mère bienfaisante ! Tu connois notre innocence ; non : tu ne nous abandonneras pas, & ces lieux déserts nous cacheront à tous les yeux.

MIRZA.

Je prends plaisir à t'entendre. Tu m'as appris tout ce que je sais ; mais, dis-moi, Zamore, pourquoi les Européens & les Habitans ont-ils tant d'avantages sur nous pauvres Esclaves ? Ils sont cependant faits comme toi & moi. Pourquoi ont-ils tant de supériorité sur nous ? Nous sommes des hommes comme eux. Eh ! pourquoi une si grande différence de leur espèce à la nôtre ?

ZAMORE.

Cette différence eſt bien peu de choſe, elle n'exiſte que dans la couleur; mais les avantages qu'ils ont ſur nous ſont immenſes. L'art les a mis au-deſſus de la nature; l'inſtruction en a fait des Dieux, & nous ne ſommes que des hommes. Ils ſe ſervent de nous dans ces climats comme ils ſe ſervent des animaux dans les leurs. Ils ſont venus chez nous, ſe ſont emparés de nos terres, de nos fortunes, & nous ont fait eſclaves pour récompenſe des richeſſes qu'ils nous ont ravies; ce ſont nos propres champs qu'ils moiſſonnent, & ces moiſſons ſont arroſées de nos ſueurs & de nos larmes. La plupart de ces maîtres barbares nous traitent avec une cruauté qui fait frémir la nature; notre eſpèce trop malheureuſe s'eſt habituée à ces châtimens. Ils ſe gardent bien de nous inſtruire; ſi nos yeux venoient à s'ouvrir, nous aurions horreur de l'état où ils nous ont réduits, & nous pourrions ſecouer un joug auſſi cruel que honteux. Mais eſt-il en notre pouvoir de changer notre ſort? L'homme avili par l'eſclavage a perdu toute ſon énergie, & les plus abrutis d'entre nous ſont les moins malheureux. J'ai témoigné toujours le même zèle à mon maître, & je me ſuis bien gardé de faire connoître ma façon de penſer à mes camarades.

MIRZA.

Que je voudrois ſavoir tout ce que tu ſais! Tu m'inſtruiras, n'eſt-ce pas, mon ami?

ZAMORE.

Oui, ma chère Mirza, je t'apprendrai tout ce que je ſais.

MIRZA.

Je ſerois bien contente d'être auſſi inſtruire que toi ; mais je ne ſais que t'aimer.

ZAMORE.

Ta naïveté me charme : c'eſt l'empreinte de la nature. Je te quitte un moment. Vas cueillir des fruits ; je vais faire un tour au bas de la côte pour y raſſembler les débris de ce naufrage : mais, que vois-je ? Une femme qui lutte contre les flots ? Je vole à ſon ſecours ; l'excès du malheur doit-il diſpenſer d'être humain ?

(*Il deſcend du côté du rocher.*)

SCENE II.

MIRZA, *ſeule.*

ZAMORE va ſauver cette infortunée..... Si elle alloit nous trahir, pour prix de nos ſecours ; ce ſeroit bien méchant ! Mais je fais mal de croire cela, & ce n'eſt pas bien d'avoir ces ſoupçons. Il faut chaſſer cette mauvaiſe idée : allons tout préparer pour le retour de Zamore.

(*Elle ſort du côte de la forêt.*)

SCENE III.

VALERE, *seul.*

RIEN ne paroît sur les vagues encore émues. O ma femme ! O mon enfant ! Unique fruit de notre amour, vous êtes perdus à jamais ! Eh ! pourrois-je vous survivre ? Non : il faut me réunir à vous. J'ai recueilli mes forces pour vous sauver la vie, & j'ai seul échappé à la fureur des flots. Je ne respire qu'avec horreur. Séparé de vous, chaque instant redouble mes peines. En vain je vous cherche, en vain je vous appelle ; votre voix retentit dans mon cœur, mais elle ne frappe pas mes oreilles. Je vous suis. (*Il descend avec peine, & tombe au fond du Théâtre, appuyé sur une roche.*) Un nuage épais couvre mes yeux ; ma force m'abandonne. Grand Dieu ! accorde-moi celle de me traîner à la mer. Je ne puis plus me soutenir.

(*Il reste immobile d'épuisement.*)

SCENE IV.

VALERE, MIRZA.

MIRZA, *accourant, & appercevant Valere.*

AH Dieu ! Quel eſt cet homme ? Il vient pour nous prendre. Ah ! s'il alloit faire du mal à Zamore !... Mais il a l'air de ſouffrir. Malgré mes craintes, je ne puis m'empêcher de le ſecourir ; mon cœur ſouffre trop de le voir en cet état. Il a l'air d'un François. (*à Valere*) Monſieur le François ? Monſieur le François ?... Qui vous a mis là ?... Il ne me répond point... Que faire ? (*elle appelle*) Zamore, Zamore ? (*avec réflexion*) Montons ſur le rocher pour voir s'il vient. (*Elle y court, & en redeſcend auſſi-tôt.*) Je ne vois perſonne. (*Elle revient à Valere.*) François, François, réponds à Mirza ? Il ne dit mot... Ah ! il eſt bien malade !... Allons chercher de quoi le faire revenir.

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

VALERE, ZAMORE, *entrant de l'autre côté du rocher, & portant sur ses bras Sophie, qui paroît évanouie, vêtue d'une robe blanche à la levite, avec une ceinture, & les cheveux épars.*

ZAMORE.

REPRENEZ vos forces, Madame, je ne suis qu'un Esclave Indien; mais je vous donnerai du secours.

SOPHIE *d'une voix expirante.*

Qui que vous soyez, laissez-moi: Vos secours me sont plus cruels que les flots. J'ai perdu ce que j'avois de plus cher, & la vie m'est odieuse. O Valere! O mon cher époux! O ma fille! Qu'êtes-vous devenus?

VALERE.

Quelle voix se fait entendre? Sophie!

SOPHIE *l'appercevant.*

Que vois-je? C'est lui.

VALERE, *se levant & tombant aux pieds de Sophie.*

Grand Dieu! Vous me rendez ma Sophie! O

chère épouse ! Objet de mes larmes & de ma tendresse !... Je succombe de peine & de plaisir.

SOPHIE.

Providence divine ! Tu nous as sauvés, achève ton ouvrage, & rends à notre tendresse cet enfant chéri qui manque à notre bonheur.

SCENE VI.

VALERE, ZAMORE, SOPHIE, MIRZA, *apportant des fruits & de l'eau ; elle entre en courant, & s'arrête, surprise de voir une femme.*

ZAMORE.

APPROCHE, Mirza, ne crains rien. Ce sont deux infortunés comme nous ; ils ont des droits à nos secours.

VALERE.

Être compâtissant à qui je dois la vie & celle de mon épouse : Tu n'es point un Sauvage, tu n'en as ni le langage ni les mœurs. Es-tu le maître de cette isle.

ZAMORE.

Non : mais nous l'habitons seuls depuis quelques jours. Vous me paroissez François ; si la société d'Esclaves Indiens ne vous semble pas méprisable, c'est de bon cœur qu'ils partageront

avec vous la poſſeſſion de cette iſle, & ſi le deſtin le veut, nous finirons nos jours enſemble.

SOPHIE, *à Valere.*

Mon ami, que ce langage m'intéreſſe ! Ah ! Si ma fille m'étoit rendue, je n'irois pas plus loin chercher un père que peut-être je ne trouverai jamais. Depuis deux ans que nous errons ſur les mers, nous n'avons pu le découvrir ; aucun habitant de l'iſle où ma mère m'a dit que je pourrois le trouver ne l'a connu, on ignore même ſon nom. Ma mère, en mourrant, me recommanda de faire ce voyage, & il fallut exécuter ſes ordres ; je le fis pour lui plaire & ſatisfaire mon cœur ; je n'ai craint aucun danger avec toi ; mais la perte de ma fille me condamne à une douleur éternelle. J'ai perdu la moitié de moi-même... Cher époux ! ce n'eſt plus que pour toi que je tiens à la vie.

VALERE.

Eh bien ! reſtons dans ces lieux ; acceptons les offres de ces Habitans, vivons l'un pour l'autre, & flattons-nous de l'eſpérance que nous retrouverons notre enfant. Félicio étoit à portée de ſon berceau, & je l'ai vu s'élancer après. S'il n'a été englouti par les flots, ſi les forces ne l'ont point abandonné, il aura ſans doute ſauvé notre chère fille.

SOPHIE.

Cruelle deſtinée ! A quels tourmens éternels vous me condamnez ! Cette affreuſe image eſt toujours préſente à mes yeux ; je la vois me regarder & tendre vers moi ſes innocentes mains.

Ce tableau touchant me déchire l'ame. Ayez pitié de ma ſituation. (*pleurant*) Courons tous vers la mer.

VALERE.

Je partage ta peine. (*A Zamor & à Mirza.*) Indiens, ne nous abandonnez point.

MIRZA.

Ces François ſont bien malheureux. Je les plains autant que nous.

ZAMORE.

Oui, ma chère Mirza, conſolons-les dans leur infortune. (*à Valere & à Sophie.*) Repoſez-vous ſur moi, je vais parcourir tous les environs du rocher, & s'ils ont abordé quelque part, je vous promets de les trouver. Entrez dans notre cabane, Etrangers malheureux, vous avez beſoin de repos; je vais tâcher de rendre le calme à vos eſprits agités.

SOPHIE.

Mortels compâtiſſans, que de graces nous avons à vous rendre! Vous nous avez ſauvé la vie, & je vous devrai peut-être encore les jours de ma fille; comment m'acquitter jamais envers vous?

ZAMORE.

En vous obligeant, je ne fais qu'écouter la voix de mon cœur.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

VALERE, SOPHIE, MIRZA.

MIRZA, *à Sophie.*

JE vous aime bien, quoique vous ne soyez pas esclave. Venez, j'aurai soin de vous.

VALERE, *à Sophie.*

Allons, ma bonne amie, prends un peu de courage, & usons des secours que nous offre cette jeune Indienne.

SOPHIE.

Hélas! Tu le veux,... mais je ne puis vaincre le chagrin qui me dévore.

MIRZA.

Donnez-moi aussi votre bras. (*en sortant.*) Ah! La jolie main! Quelle différence d'avec la mienne!

(*Ils entrent dans la cabane, Valere tenant l'autre bras de Sophie.*)

SCENE VII.

FELICIO, *seul au haut du rocher.*

JE ne découvre rien. O mes pauvres maîtres, êtes-vous submergés, ainsi que votre enfant? Je l'ai vue, la pauvre innocente, flotter long-tems sur les eaux... Elle ne connoît point le danger... Elle paroissoit tranquille dans son berceau. Une vague l'a entraînée & l'a fait disparoître à mes yeux. (*Il descend.*) Que vais-je devenir? Privé de ce que j'avois de plus cher, ils étoient si bons, si humains, que malgré mon grand âge, ils n'ont jamais voulu m'abandonner. Que faire sur la terre? J'ai si peu de tems à vivre! C'en est fait, je vais suivre leur sort. (*Il apperçoit la cabane & s'en approche.*) Mais, qu'entends-je? On parle là-dedans. Ces voix ne me sont pas inconnues... Non, je ne m'abuse point, ce sont celles de mon maître & de ma pauvre maîtresse; entrons.

SCENE IX.

FELICIO, MIRZA.

FELICIO.

HÉLAS! je me suis trompé! Que je suis malheureux! O mes pauvres Maîtres! vous l'êtes moins que moi puisque je vous survis.

MIRZA, *s'arrêtant sur la porte de la cabane, & considerant Félicio.*

Que veut encore cet étranger? Il ne ressemble pas aux autres. Grand Dieu! s'il étoit envoyé par nos persécuteurs!... Voyons, essayons de nous en éclaircir. Je tremble pour Zamore. (*Haut.*) A qui en voulez-vous, qui cherchez vous?

FÉLICIO.

La mort: notre vaisseau a fait naufrage; j'ai perdu ce que j'avois de plus cher. (*A lui même.*) C'est envain que je les cherche, je n'ai conservé ma vie que pour les sauver & je les ai perdus pour jamais; je ne saurois leur survivre.

MIRZA.

Oh! qu'il a l'air affligé! Il doit être plus malheureux qu'un autre puisqu'il est vieux (*Haut.*) Que puis-je pour vous, Monsieur l'étranger? si vous êtes malheureux, nous le sommes aussi; mais nous prendrons soin de vous, comme de ceux qui sont dans notre cabane.

FÉLICIO, *avec transport.*

Comment? Qui? Expliquez-vous, de grace. (*à part.*) Grand Dieu! Si c'étoit eux!

SCENE

SCENE X.

FÉLICIO, MIRZA, SOPHIE, VALERE.

SOPHIE, *à Valere.*

O MON ami, voilà Félicio! (*A Felicio.*) Ma fille, qu'eſt elle devenue ?

VALERE, *courant à lui.*

Mon cher ami, as-tu ſauvé notre enfant ? Où l'as-tu laiſſé ?

FELICIO, *ſautant de joie.*

O ! Mes chers maîtres ! Eſt-ce vous que je vois ? Ah ! Permettez que je me livre à ma joie ! (*Il les embraſſe.*) Je vous ai cru perdu comme le reſte de l'équipage.

SOPHIE.

Hélas ! Le ſort nous a favoriſés ! Mais ma fille ?... Je crains de l'interroger.

FELICIO, *à part.*

Que vais-je lui dire ? Tâchons de la raſſurer. (*Haut.*) Elle n'a pas péri, du moins il faut l'eſpérer. Il me ſemble avoir apperçu un navire qui a detaché ſa chaloupe qui ſuivoit le berceau. Mais ce navire, pouſſé par un vent favorable, a diſparu à l'inſtant

(*A part.*) Hélas ! ſi mon pronoſtic pouvoit ſe réaliſer !

VALERE.

Tu le vois, ma chère Sophie, rien n'eſt déſeſpéré & nous la retrouverons. Le Ciel la rendra à nos vœux.

SOPHIE.

Ah ! Mon cher Félicio ! Tu ranimes mon eſpoir. Mais je ne puis ſurmonter ma terreur ; je ſuis toujours dans les allarmes. Vous ne connoiſſez point les ſouffrances d'une mère. O ma fille ! en quelles mains es-tu ? Qui peut avoir les ſoins que j'avois pour toi ? Ces réflexions me déſeſpèrent.

FELICIO.

O ma chère maîtreſſe ! Mon récit devroit au moins vous raſſurer. Vous verrez qu'avant peu vous en recevrez des nouvelles.

VALERE.

Félicio a raiſon. Attendons Zamore ; mais le voilà : ſans doute, il va nous tirer d'inquiétude.

SCENE XI.

FELICIO, MIRZA, SOPHIE, VALERE, ZAMORE.

SOPHIE, *à Zamore avec empreſſement.*

EH bien ! mon cher ami, qu'allez-vous nous apprendre ? quelques vaiſſeaux auroient-ils abordés ?

Je tremble de vous interroger. Quelle nouvelle m'apportez vous de ma fille ?

VALERE.

Parlez, Zamore, expliquez-vous sans contrainte.

ZAMORE.

Que vous connoissez peu, malheureux étrangers, combien cette côte est dangereuse ! Il n'y a que des infortunés comme Mirza & moi qui aient osé s'en approcher & vaincre tout péril pour l'habiter. Nous ne sommes cependant qu'à deux lieues d'une des plus grandes villes de l'Inde ; ville que je ne reverrai jamais, à moins que nos tyrans ne viennent nous arracher de ce lieu pour nous faire éprouver le supplice auquel nous sommes condamnés.

SOPHIE.

Le supplice !

VALERE.

Quel crime avez-vous commis l'un & l'autre ? Ah ! je le vois, vous êtes trop instruit pour un esclave, & votre éducation a sans doute été funeste à celui qui vous l'a donnée.

ZAMORE.

Monsieur, ne me jugez point avec le préjugé de vos semblables. J'avois un maître qui m'étoit cher ; j'aurois sacrifié ma vie pour prolonger ses jours ; mais son intendant étoit un monstre dont j'ai purgé la terre. Lui seul a causé nos malheurs. Il aima Mirza, mais son amour fut méprisé ; il apprit qu'elle me préféroit, & dans sa fureur, il me fit éprouver des traitement affreux ; mais le plus

terrible fut d'exiger de moi que je devinſſe l'inſtrument de ſa vengeance contre ma chère Mirza, qui avoit refuſé de ſe rendre à ſes deſirs. Je rejettai avec horreur une pareille commiſſion ; irrité de ma déſobéïſſance, il courut ſur moi l'épée nue ; j'évitai le coup qu'il vouloit me porter ; je le déſarmai, & il tomba mort à mes pieds. Je n'eus que le tems d'enlever Mirza & de fuir avec elle dans une chaloupe.

SOPHIE.

Que je le plains, ce malheureux, quoique criminel ! Mais ſon crime me paroit digne de grace.

VALERE.

Je m'intéreſſe à leur ſort. Ils m'ont rappellé à la vie, ils ont ſauvé la tienne. je les défendrai aux dépens de mes jours. Reſtons quelque tems ici, & tâchons avec les débris du vaiſſeau, d'en conſtruire un propre à nous haſarder ſur mer. J'irai moi-même voir ſon gouverneur. S'il eſt françois, il doit être humain & généreux.

MIRZA.

Ah ! Monſieur le Gouverneur eſt bien bon & bien humain.

ZAMORE.

Je fus à lui dès l'âge de huit ans ; il ſe plaiſoit à m'inſtruire, & m'aimoit comme ſi j'euſſe été ſon fils ; mais il n'en a jamais eu, ou peut être en eſt-il privé, ce qui paroît l'affliger. On l'entend ſouvent ſoupirer, & il ſemble cacher quelque grand chagrin. Je l'ai ſurpris quelquefois verſant des larmes. Il adore ſa femme & elle le paye

bien de retour ; ſon cœur eſt extrêmement tendre ; s'il ne dépendoit que de lui, j'aurois ma grace ; mais il faut un exemple. Il n'y a point de pardon à eſpérer pour un Eſclave qui a levé la main ſur ſon Commandant.

SOPHIE.

Que ce Gouverneur m'intéreſſe ! A ce récit, j'éprouve une émotion... Son nom ?

ZAMORE,

Il ſe nomme Monſieur de Saint-Frémont.

SOPHIE.

Cé nom ne m'eſt point connu ; mais peut-être comme François pourra-t'il me donner des renſeignemens ſur mon père.

VALERE, *regardant du côté du rocher.*

Que vois-je ? Des Eſclaves qui nous examinent & qui viennent avec précipitation vers nous. L'un d'eux apporte des chaines.

SOPHIE.

Malheureux, vous êtes perdus.

ZAMORE, *ſe retournant & voyant les Eſclaves.*

Mirza, c'en eſt fait ; nous ſommes découverts.

SCENE XII.

FELICIO, MIRZA, SOPHIE, VALERE, ZAMORE, un INDIEN, plusieurs ESCLAVES *qui descendent en courant de dessus le rocher.*

L'INDIEN, *à Zamore.*

SCELERAT, tu nous as fait parcourir bien du chemin.

MIRZA.

Qu'on me fasse mourir avant lui.

ZAMORE.

O ma chère Mirza!

L'INDIEN.

Qu'on les enchaîne.

VALERE.

Monsieur, écoutez nos prières : Qu'allez-vous faire de ces malheureux ?

L'INDIEN.

Un exemple terrible. On va les faire périr à coups de flèches.

SOPHIE.

Vous les emmenez pour les faire mourir ? Vous nous ôterez plutôt la vie à tous les trois, avant de les arracher de nos bras.

VALERE.

Que fais-tu, ma chère Sophie ? Nous avons tout espoir auprès du Gouverneur. Monsieur, êtes-vous François ?

L'INDIEN.

Je suis Indien.

SOPHIE.

Ah ! vous ne leur ferez point de grace.

L'INDIEN.

Elle ne dépend pas de moi, & Monsieur le Gouverneur doit un exemple à la Colonie. Vous ne connoissez point cette maudite race ; ils nous égorgeroient sans quartier. Voilà ce qu'on doit toujours attendre des Esclaves qu'on instruit ; ils sont nés pour être sauvages & domptés comme les animaux.

SOPHIE.

Quel affreux abus ! La nature ne les a point fait Esclaves ; ils sont hommes comme vous.

L'INDIEN.

Quel langage tenez-vous là, Madame ?

SOPHIE.

Le même que je tiendrois à votre Gouverneur. La reconnoissance me fait d'abord intéresser à ces infortunés, & celui dont vous tenez la place étoit sans doute un homme atroce qui se faisoit un plaisir d'être barbare.

ZAMORE.

Ah ! Madame, cessez de le prier, son ame est endurcie & ne connoit point l'humanité. Il est de son emploi d'exercer journellement la cruauté,

il croiroit manquer à ſon devoir, s'il ne la pouſſoit juſqu'à la barbarie.

L'INDIEN.

Inſolent!

ZAMORE.

Je ne te crains plus; je connois mon ſort, & je le ſubirai.

MIRZA.

Moi ſeule ai fait le mal, Zamore eſt innocent. C'eſt moi qui ai tué le Maître des Eſclaves; vous devez me faire mourir & conſerver ſes jours qui ſont attachés à ceux de notre Gouverneur. Monſieur de Saint-Frémont a beſoin de Zamore & moi ſeule dois ſervir d'exemple.

ZAMORE.

Je ſuis ſeule coupable. Mirza ne ſavoit rien du coup que j'ai porté, n'abuſe point de ſa foibleſſe, l'Amour ſeul lui inſpire cette généroſité.

SOPHIE.

Que leur malheur les rend intéreſſant! que ne ferois-je point pour les ſauver?

FELICIO.

Ah! ma pauvre Maîtreſſe! il n'y a pas d'eſpoir. Nous ſommes dans un pays de ſauvages & les plus policés ſont les plus durs.

VALERE, *à l'Indien.*

Emmenez-nous, Monſieur, avec eux. Vous nous obligerez de nous retirer de ce lieu. (*A part.*) J'eſpère fléchir le Gouverneur & retrouver ma fille.

L'INDIEN.

J'y consens avec plaisir, d'autant que nous n'avons point le même danger à courir, pour sortir de cette Isle, que vous avez eu à y arriver : sans doute votre vaisseau a fait naufrage.

VALERE.

Oui Monsieur, mais comment avez-vous pu aborder ?

L'INDIEN.

J'ai tout risqué pour le bien de la Colonie, voyez s'il est possible de leur faire grace. On ne peut plus venir à bout d'aucun Esclave ; les jours de notre Gouverneur sont peut-être en danger, & ces deux misérables ne seront pas plutôt punis, que le calme reviendra dans les habitations. Il est fort extraordinaire que tous les Citoyens demandent un exemple & gémissent de leur destinée quoique la loi l'exige.

FELICIO.

Quelles loix ! les hommes ne pourront-ils jamais vivre en paix, & faudra-t-il toujours les voir passer leur vie à se tourmenter, à se détruire les uns les autres ?

L'INDIEN, *aux Esclaves.*

Faites-les marcher devant.

SOPHIE.

Ah ! Monsieur, que j'obtienne au moins de vous qu'on ne les maltraite point !

L'INDIEN.

Ne craignez rien, Madame, vous allez être témoin comme leurs camarades vont en avoir soin ;

ils ſont inſtruits qu'ils doivent périr ; ils n'auront garde de leur faire du mal.

VALERE.

Dieu tout puiſſant ! exauce nos vœux.

FELICIO.

Je quitte cet azile avec peine.

SOPHIE.

Hélas ! que je regrette ces malheureux ! ma fille !.... Que notre ſort eſt affreux.

(*On emmène Zamore & Mirza ; les autres perſonnages les ſuivent & tous vont s'embarquer ; un inſtant après on voit paſſer un navire, où les Eſclaves éxécutent une ſimphonie de mort.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre change & représente un Salon de compagnie, meublé à l'Indienne. Azor & Betsi entrent, portant un cabaret avec du café, qu'ils posent sur une table.

SCENE PREMIERE.

AZOR, BETSI.

BETSI.

EH! bien Azor, que dit-on de la pauvre Mirza & de Zamore? on les fait chercher par tout.

AZOR.

On parle de les faire mourir sur le rocher de l'habitation; je crois même qu'on en fait les préparatifs. Je tremble qu'on ne les retrouve, j'en frémis.

BETSI.

Mais Monsieur le Gouverneur peut leur faire grace, il en est le Maître.

AZOR.

Il faut bien que cela soit impossible; car il aime Zamore, & il dit qu'il n'a jamais eu à se plaindre

de lui. Toute la Colonie demande leur mort, & il ne peut la refuser, sans se compromettre.

BETSI.

Notre Gouverneur n'étoit point fait pour être un tyran.

AZOR.

Comme il est bon avec nous ! tous les François sont de même. Les Indiens sont bien plus cruels.

BETSI.

L'on m'a assurée que dans les premièrs tems nous n'étions pas Esclaves.

AZOR.

Tout nous porte à le croire. Il y a encore des pays où les Sauvages sont libres dans leurs climats.

BETSI.

Que notre sort est cruel !

AZOR.

Ah ! nous sommes bien à plaindre.

BETSI.

Et personne ne prend notre défense. On nous défend même de prier pour nos semblables.

AZOR.

Hélas ! le père & la mère de la malheureuse Mirza seront témoins du supplice de leur fille.

BETSI.

Quelle férocité !

AZOR.

Voilà notre destin.

BETSI.

Mais, dis-moi, Azor, pourquoi Zamore a t-il tué l'Intendant ?

AZOR.

On m'a assuré que c'étoit par jalousie. Tu sais bien qu'il étoit l'Amant de Mirza.

BETSI

Oui, c'est toi qui me l'as appris.

AZOR.

L'Intendant l'aimoit aussi.

BETSI.

Mais il ne devoit point le tuer pour cela.

AZOR.

C'est vrai.

BETSI.

Il y avoit donc d'autres raisons ?

AZOR.

Cela se peut bien ; mais je les ignore.

BETSI.

Si on pouvoit les faire échapper ; je suis sûre que Monsieur & Madame de Saint-Frémont n'en seroient point fâchés.

AZOR.

Je le crois bien ; mais ceux qui s'y exposeroient joueroient gros jeu.

BETSI.

Sans doute : mais il n'y auroit pas punition de mort.

AZOR.

Peut-être. Je sais bien que je ne m'y exposerois point.

BETSI.

Il faudroit au moins parler à son père & à sa

mère ; ils pourroient gagner les autres Esclaves. Tous aiment Zamore, & on ne le feroit pas périr.

AZOR.

On parle de faire mettre le Régiment sous les armes.

BETSI.

Il n'y a plus d'espoir.

AZOR.

Nous devons, au contraire, pour le bien de nos camarades, les exhorter à l'obéissance.

BETZI.

Tu as raison, fais-le si tu peux, car je n'en aurois jamais la force... Mais voici Madame.

SCENE II.

AZOR, BETSI, EMILIE, Madame DE SAINT-FREMONT.

Mde. DE SAINT-FREMONT, *à Emilie.*

QUE je vous sais bon gré, ma chère amie, de venir passer la matinée avec moi ! Nous avons bien du chagrin.

(*Elle fait un signe à Betsi & à Azor qui sortent.*)

SCENE III.

EMILIE, Mde. DE SAINT-FREMONT.

EMILIE.

VOUS! Comment donc? Monsieur de Saint-Frémont n'est point ici. C'est toujours la fatale aventure de votre Intendant.

Mde. DE SAINT-FREMONT.

Mon époux est sorti pour cette malheureuse affaire. Il est allé à une des habitations; sa présence y est nécessaire. Depuis cette catastrophe, la révolte règne dans l'esprit de nos Esclaves; tous soutiennent que Zamore est innocent, & qu'il n'a tué l'Intendant que parce qu'il s'y est vu forcé. Les Indiens se sont réunis pour demander la mort de Zamore & de Mirza, & on les fait chercher par-tout.

EMILIE.

Je suis de votre avis; ils sont à plaindre, mais peut-être que ce cruel exemple est nécessaire.

Madame DE SAINT-FREMONT.

Il est vrai que la loi prononce le supplice de Zamore, mais mon mari lui fait grace dans le fond de son ame, quoiqu'il ait rendu son jugement, ainsi que celui de la pauvre Mirza, qui périra avec son amant. Je la plains d'autant plus qu'elle n'avoit de sa nation que la simplicité; elle étoit douce,

bonne, & c'étoit parmi les eſclaves ce que nous avions de mieux. Leurs attentions & leur zèle étoient remarquables, & c'eſt un grand chagrin pour nous de les perdre.

EMILIE.

Le ſort de vos eſclaves eſt bien doux en comparaiſon de celui des nôtres, & les habitans s'en plaignent. Songez, ma bonne amie, que ces malheureux ſont habitués depuis des ſiècles à un traitement dur. J'ai ſouffert comme vous, pour me familiariſer à cette rigueur, mais nos mœurs & nos loix ſemblent nous la preſcrire.

Madame DE SAINT-FREMONT.

Ne ſont-ils pas aſſez à plaindre d'être dans l'eſclavage ? Faut il du matin au ſoir les faire accabler de coups ? Vois-t'on des habitations mieux tenues que les nôtres ? Mon mari a remarqué qu'en les menant par la douceur on en faiſoit tout ce qu'on vouloit.

EMILIE.

Vous avez donc un ſecret particulier ?

Madame DE SAINT-FRENONT.

Ne parlons plus de peines domeſtiques. J'ai beſoin de me diſtraire ; prenons du café. (*Elle appelle.*) Betſi, Betſi ?

SCENE

SCENE IV.

EMILIE, Madame DE SAINT-FREMONT, BETSI.

(*Betsi, d'après un geste de madame de Saint-Frémont, verse le café.*)

Mde. DE SAINT-FREMONT, *à Emilie.*

ASSEYONS-NOUS. (*Elles s'asseyent.*) Que je suis inquiète! Mon mari ne revient pas.

EMILIE.

Vous ne pouvez vivre un moment sans lui.

Mde. DE SAINT-FREMONT.

Il est vrai; privée de tous mes parens, & n'ayant point la douceur d'être mère, depuis dix ans que nous sommes ensemble, je n'ai pu m'habituer à rester deux heures sans le voir.

SCENE V.

EMILIE, Mde DE SAINT-FREMONT, BETSI, AZOR.

Mde. DE SAINT-FREMONT.

QU'Y a-t-il de nouveau, Azor?

AZOR.

C'est un navire qui vient d'arriver au port, & dont le Capitaine demande à vous parler.

Mde. DE SAINT-FREMONT.

Faites entrer.

(*Azor s'en va.*)

SCENE VI.

EMILIE, Mde. DE SAINT-FREMONT, BETSI, UN CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

MADAME, après avoir rempli les devoirs que ma place m'impose, mon plus grand empressement est de vous instruire d'une aventure intéressante qui nous est arrivée hier au soir. Jamais le Ciel ne fut plus beau, la mer plus calme. J'étois sur le pont, & lorsque j'apperçus une espèce de caisse flottant sur les eaux & venant à nous; j'envoyai tout de suite des matelots qui me l'apportèrent. Quelle fut ma surprise, quand j'apperçus dans cette boîte un enfant beau comme l'amour: c'étoit une petite fille. Elle nous dévoroit de caresses, comme si elle eût connue le prix du service que nous venions de lui rendre. Elle paroît avoir à-peu-près trois ans; à peine bégaye-t'elle quelques mots.

Mde. DE SAINT-FREMONT.

Que je vous sais bon gré, Monsieur, de me faire part de cette belle action. Je vous demande cet

enfant ; je ſuis plus en état que perſonne de lui faire un ſort.

LE CAPITAINE.

Madame, vous me prévenez. Mon projet étoit de vous l'offrir.

Mde. DE SAINT-FREMONT.

Où eſt-elle ? Qu'on aille me la chercher, je brûle d'impatience de la voir.

LE CAPITAINE.

Madame, vous ſerez bientôt ſatisfaite ; elle eſt chez vous entourée de tous vos domeſtiques.

BETSI.

Ah ! Madame, je vais bien vîte vous l'apporter.

(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

EMILIE, Madame DE SAINT-FREMONT, LE CAPITAINE.

EMILIE.

QUE la providence eſt admirable dans ſes vues !

Madame DE SAINT-FRÉMONT.

En voilà bien une preuve. Cet enfant devoit périr cent fois. Que ſa poſition m'attendrit, la voici !

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS. BETSI, portant BÉBÉ.

BETSI.

MADAME, voilà cette pauvre petite.

Madame DE SAINT-FRÉMONT.

Ah, qu'elle eſt jolie! (*La prenant ſur ſes genoux.*) Viens, mon enfant, que je t'embraſſe; tu vas devenir ma fille.

BETSI.

Ah! Madame, qu'il n'y ait que moi qui ſoit ſa bonne.

Madame DE SAINT-FRÉMONT.

Oui, tu le ſeras. (*Réfléchiſſant.*) Qu'il me tarde que Monſieur de Saint-Frémont arrive! ah! je l'entends. Quel plaiſir pour ſon ame ſenſible!

EMILIE.

Vous avez raiſon, ma bonne amie; car il aime bien les enfans.

SCENE IX.

EMILIE, Madame DE SAINT-FREMONT, LE CAPITAINE, BETSI, BÉBÉ, M. DE SAINT-FREMONT.

Madame DE SAINT-FREMONT, *à son mari, sans se lever.*

AH! mon cher ami! vois le présent que le Ciel nous envoie. Un enfant que Monsieur le Capitaine a trouvé sur la mer. Il a pensé qu'il pourroit me faire plaisir en nous le donnant. Crois-tu, mon ami, qu'il se soit trompé?

M. DE SAINT-FREMONT.

Je partage ta joie, & cet Orphelin ne pouvoit mieux tomber qu'entre tes mains.

Madame DE SAINT-FREMONT.

C'est une Orpheline, mon ami; c'est une petite fille.

M. DE SAINT-FREMONT.

Quelle est intéressante!

LE CAPITAINE.

Son aventure ne l'est pas moins. C'est un être que les flots semblent avoir respecté & que j'ai eu le bonheur de rencontrer avant d'arriver au port.

M. DE SAINT-FREMONT.

Hélas! c'eſt commencer de bonne heure la carrière de l'infortune! (*à part.*) Mais quel ſouvenir ſe réveille dans mon cœur! quels traits! où mon eſprit va-t-il s'égarer? il me ſemble voir le portrait de ma fille; de ma fille, peut-être plus malheureuſe que cette inconnue, puiſque le ſort l'a miſe dans nos mains.

Madame DE SAINT-FREMONT.

Regarde la donc, mon ami, tu n'as point jetté les yeux ſur elle, & je crois que la pauvre petite veut aller à toi.

M. DE SAINT-FREMONT.

Ma bonne amie, donne-la-moi que je la baigne de mes pleurs. (*Il la dévore de baiſer.*)

EMILIE *à part.*

Quel dommage que deux perſonnes ſi reſpectables n'ayent point d'enfans!

Madame DE SAINT-FREMONT.

Mon ami, nous n'avons plus rien à déſirer. Nous allons te laiſſer avec Monſieur.

(*Elles ſortent.*)

SCENE X.

LE CAPITAINE, M. DE SAINT-FREMONT.

M. DE SAINT-FREMONT.

Je compte, Monsieur le Capitaine, que vous resterez avec nous, tout le tems que vous serez dans ce pays.

LE CAPITAINE.

Monsieur le Gouverneur, je suis sensible à l'honneur que vous me faites.

M. DE SAINT-FREMONT.

Etes vous chargé de quelque paquet pour moi?

LE CAPITAINE.

Oui, Monsieur: en voilà de Paris & de Brest. Je vous laisse lire vos dépêches, & vais joindre votre Secrétaire.

M. DE SAINT-FREMONT.

Allez, mon ami, vous nous faites aujourd'hui un présent bien précieux.

(*Le Capitaine sort.*)

SCENE XI.

M. DE SAINT-FREMONT, *seul, décachetant ses lettres avec précipitation.*

C'EST de mes deux correspondans. Que d'affections différentes déchirent mon ame! Je forme deux vœux à la fois & bien différens... pour retrouver des infortunés que j'ai laissés en France, & pour qu'on ne puisse jamais découvrir Zamor, & la malheureuse Mirza. (*Il s'assied & lit.*)

» Mes recherches ont été vaines; il faut que les » femmes que vous m'avez recommandées ayent » changé de nom, on ne les connoit nulle part. Je » suis fâché de n'avoir pas de meilleures nouvelles à » vous donner. » (*Après avoir lu.*)

C'est donc envain que j'ai fait passer des biens immenses pour ma fille & pour celle qui devoit un jour être ma femme. Je veux rendre leur sort heureux, & la fortune jalouse s'oppose continuellement à mes desirs. Voyons l'autre lettre. (*Il lit.*)

« Je souhaite que ce que je vais vous marquer » puisse calmer vos inquiétudes; un de mes amis » m'a donné des renseignemens sur des femmes » qu'il a rencontrées pendant son séjour à Lyon. » Je pars à l'instant pour m'en instruire moi-même, » & si c'est votre fille & votre Claire, elles ne » pourront point me cacher ce qu'elles sont. Je » prends trop d'intérêt à tout ce qui vous concerne » pour négliger la moindre circonstance. » (*Après avoir lu.*)

J'en ſuis bien ſûr. Ces Meſſieurs de Paris ſont les Seigneurs dans la Capitale, & s'occupent fort peu des intérêts d'autrui. (*Par réflexion.*) Que cet enfant me rappelle la jeuneſſe de ma fille!.... Eloignons un ſouvenir qui me déchire l'ame. Cruels parens! Qu'avez vous fait?..... Il ne faut plus y penſer. Occupons-nous des affaires de l'Etat. Le crime de Zamore jette la colonie dans l'allarme. A quel prix ſuis-je forcé de la raſſurer.

SCENE XII.

M. DE SAINT-FREMONT, Mad. DE SAINT-FREMONT, BETSI, BEBÉ.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

MON ami, tu ne ſaurois concevoir ma joie. Cet enfant produit dans mon ame une ſatisfaction inexprimable. Ses traits inſpirent le plus tendre interêt: que ſa phyſionomie eſt heureuſe!

M. DE SAINT-FREMONT, *conſidérant Bébé.*

Hélas! que me dis tu? J'y trouve un rapport ſingulier à des perſonnes qui me furent bien chères, & dont l'infortune les rend plus intéreſſantes. Je ne puis regarder cet enfant ſans verſer des larmes. (*A part.*) Oui, c'eſt ſa reſſemblance: c'eſt ma fille. C'eſt une punition du Ciel qui me la fait paroître telle, pour réveiller dans mon ame un ſouvenir trop cher, & à la foi de mes ſermens.

Mad. DE SAINT-FREMONT, *fait ſigne à Betſi d'emmener Bébé avec qui elle ſort.*

SCENE XIII.

M. & Mad. DE SAINT-FREMONT,

Mad. DE SAINT-FREMONT.

QUE dis-tu, mon ami ? Toi, parjure ! M'as-tu manqué de foi ? Ah ! parle : je te pardonne tout, pourvu que ton cœur me reste. Je te fais grace de tes erreurs. Si cette enfant est à toi, elle m'en sera plus chère, & je deviendrai sa mère..... Tu détournes ton visage : tu pleures. Ah, mon ami ! je n'ai plus votre confiance : je vous deviens importune, je vais me retirer.

M. DE SAINT-FREMONT.

Toi, me gêner ! Ah ! si j'avois pu m'écarter de mon devoir, tes vertus me rameneroient à tes pieds, plus amoureux encore de tes charmes par tes rares qualités.

Mad. DE SAINT-FRÉMONT.

Mais tu me caches un secret ennui ; avoue-le-moi : tes soupirs étouffés t'ont à moitié trahi. La France te fut chère ; c'est ta Patrie..... une inclination.

M. de SAINT-FRÉMONT.

Arrête ; arrête, chère épouse, & ne va point r'ouvrir une plaie qui s'étoit fermée auprès de toi. Je crains de t'affliger.

Mad. DE SAINT-FRÉMONT.

Si je te ſuis chère, il faut m'en donner une preuve.

M. DE SAINT-FRÉMONT.

Laquelle exiges-tu?

Mad. DE SAINT-FRÉMONT.

Que tu me révèles ce qui t'afflige.

M. DE SAINT-FRÉMONT.

Vas, tu ſoulages mon cœur : pourvu que mon récit n'allarme pas le tien.

Mad. DE SAINT-FRÉMONT.

Ce cœur partagera tes peines. Ne me cache pas la plus petite circonſtance.

M. DE SAINT-FREMONT.

J'étois le plus jeune de ſept enfans, dans une Province où les cadets n'ont rien. Mes parens m'envoyèrent à Paris pour demander de l'emploi à la Cour. Je fis la connoiſſance d'un brave Officier Ecoſſois qui y étoit venu pour le même ſujet. Il n'étoit point riche, & avoit une fille au Couvent. Il m'y mena. Cette entrevue nous devint funeſte à tous les deux ; ſon père, au bout de quelques mois, partit pour l'armée, & me recommanda d'aller voir ſa fille, il dit même qu'on pouvoit me la confier, quand elle voudroit ſortir. Ce brave ami, ce bon père ne prévoyoit pas les ſuites que ſon imprudence n'occaſionna que trop : il fut tué dans une bataille : ſa fille reſta ſeule dans le monde, ſans parens & ſans connoiſſances : elle ne voyoit que moi, & paroiſſoit ne déſirer que ma préſence. L'amour me rendit coupable : épar-

gne-moi le reſte. Je fis le ſerment d'être ſon époux: voilà mon crime.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Mais, mon ami, vous êtes-vous déterminé de vous même a l'abandonner ?

M. DE SAINT-FREMONT.

Qui, moi? avoir abandonné une femme ſi parfaite! Ah! la plus longue abſence ne me l'auroit jamais fait oublier, ſi je ne t'avois connue. Je ne pouvois l'épouſer ſans le conſentement de mes parens: elle devint mère d'une fille. Mes parens vinrent à découvrir notre liaiſon, ils employèrent l'autorité pour nous déſunir; Claire, (c'étoit ſon nom), en penſa mourir de déſeſpoir. Je fus enlevé: on obtint un brevet de Capitaine dans un Régiment qui partoit pour l'Inde, & l'on me fit embarquer. Peu de tems après, on me donna la fauſſe nouvelle que Claire étoit morte, & qu'il ne me reſtoit que ma fille: ce qui me détermina à ſolliciter ta main. Mais à peine fûmes-nous unis, que le cruel parent, qui m'avoit trompé, m'apprit qu'elle vivoit encore.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Hélas! à quel funeſte prix j'ai le bonheur d'être unie avec toi! Mon ami, tu es plus à plaindre que coupable. Claire elle-même te juſtifieroit, ſi tu pouvois lui faire connoître tes regrets. Il faut faire les plus vives recherches pour que ton bien & le mien puiſſent t'acquitter envers ces infortunées. Je n'ai point d'autres parens que les tiens: je fais ta fille mon héritière.

M. DE SAINT-FREMONT.

Ah! digne épouse! j'admire tes vertus, & je ne vois que Claire qui eût été capable de les imiter! C'est donc aux deux extrêmités du monde que j'etois destiné à rencontrer ce qu'il renferme en femme de plus grand & de plus admirable.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Tu mérites une compagne digne de toi : mais, mon ami, songe que tu portes le nom de mon père, & que cette seule erreur peut tromper Claire. Peut-être sa mauvaise position l'a-t-elle forcée de faire la même chose. Ainsi, il faut écrire à tes parens même. Mon père, en te donnant son nom, n'avoit d'autre but que de te céder sa place.

M. de SAINT-FREMONT.

Je signe mon véritable nom dans toutes les lettres que j'écris. Si Claire existoit, elle eût reçu de mes nouvelles, & elle m'auroit retrouvé.

SCENE XIV.

M. & Madame DE SAINT-FREMONT, AZOR, UN JUGE.

AZOR.

MONSIEUR le Gouverneur, voilà Monsieur le Juge.

LE JUGE.

Notre Gouverneur, je viens vous apprendre que ces criminels ſont pris.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Quoi ! ſitôt ? le tems auroit pu effacer leur crime.

M. DE SAINT-FREMONT, *affligé.*

Quel affreux exemple je ſuis obligé de donner !

LE JUGE.

Rappellez-vous, Monſieur, dans cette circonſtance la diſgrace de votre beau-père. Il fut contraint de quitter ſa place, pour l'avoir exercée avec trop de bonté.

M. DE SAINT-FREMONT, *à part.*

Malheureux Zamore, tu vas périr ! Je n'ai donc élevé ton enfance que pour te voir un jour traîner au ſupplice ! (*Haut.*) Que mes ſoins lui deviennent funeſtes ! Si je l'avois laiſſé dans ſes mœurs ſauvages, il n'auroit jamais prémédité ce crime. Il n'avoit point dans l'ame des inclinations vicieuſes. L'honnêteté & la vertu le diſtinguoient dans le ſein de l'eſclavage. Elevé dans une vie ſimple & laborieuſe, malgré l'inſtruction qu'il avoit reçue, il n'oublioit jamais ſon origine. Qu'il me ſeroit doux de pouvoir le juſtifier ! Comme ſimple habitant, j'aurois pu peut-être adoucir ſon arrêt ; mais comme Gouverneur, je ſuis forcé de le livrer à toute la rigueur des loix.

LE JUGE.

Il eſt néceſſaire qu'on exécute tout de ſuite leur arrêt : &, pour comble de malheur, deux Euro-

péens, accompagné d'une femme, ont excité une révolte générale parmi les esclaves. Ils ont dépeint votre Intendant comme un monstre. Les esclaves ont saisi, avec avidité, ces discours séditieux, & tous ont promis de ne point exécuter les ordres qui leur ont été donnés.

M. DE SAINT-FREMONT.

Quels sont ces Etrangers ?

LE JUGE.

Ce sont des François qu'on a trouvés sur la côte où ces crimininels s'étoient réfugiés. Ils prétendent que Zamore leur a conservé la vie.

M. DE SAINT-FREMONT.

Hélas ! ces malheureux étrangers sans doute ont fait naufrage : & la reconnoissance a produit seule ce zèle indiscret.

LE JUGE.

Vous voyez, Monsieur le Gouverneur, qu'il n'y a point de tems à perdre, si vous voulez éviter la ruine générale de toutes nos habitations. C'est un mal désespéré.

M. DE SAINT-FREMONT.

Je n'ai point le bonheur d'être né dans vos climats ; mais quel empire n'ont point les malheureux sur les ames sensibles ! Ce n'est point de votre faute, si les mœurs de votre pays vous ont familiarisé avec ces traitemens durs que vous exercez sans remords sur des hommes qui n'ont d'autres défauts que leur timidité, & dont les travaux mercénaires accroissent notre fortune, en augmentant notre puissance sur eux. Ils ont mille tyrans pour un. Les

Souverains rendent leurs ſujets heureux. Tout citoyen eſt libre ſous un bon maître, & dans ce pays d'eſclavage, il faut être barbare malgré ſoi. Eh! comment puis-je m'empêcher de me livrer à mes réflexions, quand la voix de l'humanité crie au fond de mon cœur : « Sois bon & ſenſible au ſort » de ces malheureux » ? mais n'importe, vous voulez un exemple, il ſe fera, quoique mes eſclaves aſſurent que Zamore eſt innocent.

LE JUGE.

Pouvez-vous les en croire?

M. DE SAINT-FREMONT.

Ils ne peuvent m'en impoſer dans cette circonſtance, & je connois plus qu'eux les vertus de Zamore. Vous exigez qu'il meure ſans l'entendre. J'y conſens : vous n'aurez point à me reprocher d'avoir trahi l'intérêt de la Colonie.

LE JUGE.

Vous le devez, Monſieur le Gouverneur, dans cette affaire où vous voyez que nous ſommes menacés d'éprouver une révolte générale. Il faut donner des ordres pour faire mettre les troupes ſous les armes.

M. DE SAINT-FREMONT.

Suivez-moi : nous allons voir le parti qu'il faut prendre.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Mon ami, je vous vois ſortir avec peine.

M. DE SAINT-FREMONT.

Ma préſence eſt néceſſaire pour rétablir l'ordre & la diſcipline.

(*Le Juge & M. de Saint-Frémont ſortent*).

SCENE

SCENE XV.

Madame de SAINT-FREMONT, EMILIE.

(*Emilie entre par la coulisse opposée.*)

EMILIE.

LE Juge crimine! ! Qu'y a-t-il de nouveau, ma chère de Saint-Frémont ?

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Ah! ma tendre amie ! Que vous arrivez heureusement pour moi ! Je suis désespérée.. Ces malheureux sont retrouvés. Monsieur de Saint-Frémont est forcé de recourir aux armes ! Ah ! peut-être va-t il s'exposer ? Que nous sommes à plaindre ! Convenez que la position de mon mari est bien cruelle. Vous ne pourriez jamais vous représenter avec quelle tendresse il aimoit cet Esclave, & les circonstances le forcent à être témoin de son supplice.

EMILIE.

Vous ne parlez que de lui ; mais je plains encore plus cette malheureuse Mirza. Peut-être n'est-elle pas complice du crime de son amant, & l'on devroit plutôt s'intéresser à elle.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Pouvez-vous douter que nous ne la regrettions pas ? Mais il y a peu de tems que nous l'avons, & Zamore est à Monsieur de Saint-Frémont dès l'enfance. La pitié nous parle pour tous les deux ; mais

il eſt bien naturel que nous ſoyons plus attachés à l'un qu'à l'autre.

EMILIE.

Je ſuis de votre avis ; mais il faut prendre votre parti ſur leur ſort. Vous voyez dans quel trouble ſont tous les habitans. Si cet attentat reſtoit impuni, nous aurions tout à craindre de nos Eſclaves.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Que nous veut Betſi ? Son air troublé m'allarme.

EMILIE.

Elle eſt en effet toute changée.

SCENE XVI.

Madame DE SAINT-FRÉMONT, EMILIE, BETSI.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

QU'Y a-t'il encore de nouveau, Betſi, tu es bien agitée !

BETSI, *avec ambition.*

Je ne puis revenir de ce que je viens de voir. Monſieur le Gouverneur n'eſt point ici ?

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Non : il vient de ſortir.

EMILIE.

Parles donc.

BETSI.

Ah ! Laiſſez-moi reprendre mes ſens : ce qui vient de ſe paſſer reſtera toujours gravé dans ma mémoire.

Mad. DE SAINT-FREMONT, *troublée.*

Je frémis.

BETSI.

Ne vous allarmez point, ce que je vais vous apprendre intéreſſera votre ame ſenſible. Nous étions ſur la terraſſe du chemin qui conduit à l'habitation, tous occupés à divertir notre chère petite, quoique nous ayons le cœur bien triſte ; Monſieur le Capitaine étoit auſſi avec nous, de tems en tems nous jettions les yeux du côté de l'habitation. Nous voyons arriver de bien loin le père de Mirza avec un autre Eſclave, & une étrangère au milieu deux, courant à grands pas, les cheveux épars & la douleur peinte ſur ſon viſage ; ſes yeux étoient fixés vers la terre, & quoiqu'elle marchât vîte, elle avoit l'air d'être fort occupée. Lorſqu'elle a été preſqu'en face de nous, l'enfant que je tenois dans mes bras, s'eſt élancée & j'ai eu toutes les peines du monde à la retenir ; juſqu'à ce moment, elle n'avoit encore articulé aucune parole diſtincte ; après avoir bien fixé cette femme, elle a crié : *Maman*, *Maman*, d'une voix aſſurée. Alors cette Françoiſe lève les yeux ſur nous & reconnoiſſant ſon enfant : que vois-je, dit-elle, en pouſſant un cri perçant, c'eſt ma fille ; oui c'eſt elle, grand Dieu ! vous me l'avez rendue : à ces mots, elle tombe évanouie ; on ouvre la grille, nous allons auprès d'elle, & tous les ſecours poſſibles pendant quelques inſtants, n'ont

pu la faire revenir. Les careſſes ſeules de ſa fille l'ont rappellée à la vie ; elle s'eſt jettée au cou de ſa mère ; ſes innocentes mains la tenoient embraſſée ; elle la couvroit de ſes baiſers. Cette tendre mère a repris ſes ſens. Jugez, Madame, de ſa joie en voyant ſa fille dans ſes bras. Elle pleuroit ; mais c'étoit des larmes de plaiſir, & cette ſcène touchante nous en a fait repandre à tous.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Quel ſpectacle intéreſſant !

EMILIE

Que ce récit m'attendrit.

BETSI.

Monſieur le Capitaine lui a appris par quelle heureuſe rencontre il avoit ſauvé ſon enfant ; auſſitôt cette mère éperdue a baiſé les mains de ſon libérateur. Ah ! Madame ! ſi vous aviez vû avec quelle reconnoiſſance elle l'exprimoit ! elle le nommoit ſon Dieu tutélaire, ſon bienfaiteur ; mais un chagrin mortel, dit-elle, empoiſonne ma joie. Elle nous a appris que Zamore l'avoit ſauvée de la fureur des flots ; elle a ajouté qu'elle mourroit aux pieds de Monſieur le Gouverneur, ſi elle n'obtenoit la grace de ces malheureux ; Monſieur le Capitaine lui a promis de ſe joindre à elle ; elle implore votre ſecours, elle demande à vous parler... Mais la voici.

SCENE XVII.

Madame DE SAINT-FREMONT, EMILIE, BETSI, LE CAPITAINE, SOPHIE.

Mde. DE SAINT-FREMONT *à Emilie.*

AH ! ma chère amie, qu'elle est intéressante !

SOPHIE *se jettant aux pieds de Madame de Saint-Fremont.*

O ! ma bienfaitrice, j'embrasse vos genoux, ayez pitié d'une malheureuse étrangère qui n'a d'autre espoir qu'en vos bontés.

Mad. DE SAINT-FREMONT *la relevant.*

Levez-vous, mon enfant ; je vous promets de faire tout ce qui sera en mon pouvoir.

SOPHIE.

Si j'avois perdu la vie quand notre Vaisseau s'est brisé sur les côtes, vous deveniez la mère de ma fille plus fortunée que moi, puisque vous l'aviez adoptée ; celle qui lui a donné le jour vous intéressera-t-elle moins ?

Mad. DE SAINT-FREMONT, *à Emilie.*

Sa jeunesse, sa sensibilité touchent la mienne à un point que je ne puis exprimer. (*A Sophie.*) Etrangère intéressante, je vais tout employer pour vous faire accorder la grace que vous exigez de moi

époux. Croyez que mon cœur partage ce que le vôtre souffre: je sens combien ces infortunés doivent vous être chers.

SOPHIE.

Sans le secours de Zamore, aussi intrépide qu'humain, je périssois dans les flots. Mon époux, prêt à me suivre, a conservé ses jours par l'activité & le zèle que ce malheureux a employé pour nous secourir. Je lui dois le bonheur de vous voir, de retrouver ma fille. A l'une j'ai donné la vie, à l'autre je suis redevable de mes jours. Ce qu'il a fait pour moi lui donne sur mon cœur les droits de la nature; mais ces droits ne me rendent point injuste. Je ne m'intéresse point à des scélérats: mais à des êtres humains, sensibles & généreux, qui chérissent la vertu. Ils vous aiment, Madame, & le témoignage qu'ils rendent de vos rares qualités, fait assez voir qu'ils ne sont point coupables: mais ce que je puis vous exprimer, c'est leur humanité désintéressée, le zèle hospitalier avec lesquels ils nous ont reçus. Le sort qui les poursuit devoit plutôt leur inspirer la crainte que la pitié, & nous laisser périr sans secours. Loin de se cacher, Zamore a affronté tout péril, il s'est jetté dans la mer pour me sauver. Jugez, Madame, si, avec de tels procédés, un mortel peut avoir des sentimens inhumains. Son crime fut involontaire; & c'est faire justice que de l'absoudre comme innocent.

LE CAPITAINE.

Je pense de même. Vous ignoriez, Madame, que votre Intendant étoit un homme cruel, un monstre qui a mérité son sort; il faisoit exercer sur

vos esclaves toute sa cauauté : on devroit l'étouffer, s'il vivoit encore.

EMILIE.

Il est vrai que cet homme avoit l'air dur.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Eh bien, ma bonne amie ! vous le voyez ; vous reconnoissez actuellement combien un châtiment cruel entraîne de désordres.

BETSI.

Ah ! c'est bien vrai !

LE CAPITAINE.

Trop de cruauté rend souvent plus indocile qu'une excessive bonté.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

On ne peut s'empêcher d'en convenir. Il n'y avoit pas d'esclaves plus soumis que les nôtres, tant que Zamore à régi nos habitations.

EMILIE.

Il vous étoit bien attaché.

SOPHIE, *transportée.*

Tout parle en sa faveur.

Mad. DE SAINT-FREMONT, *à Emilie.*

Ma bonne amie, il faut nous réunir ensemble, il faut que les habitans demandent leur grace ; je me mets à leur tête, nous n'avons pas de tems à perdre. (*A Sophie.*) Et vous, chère inconnue, que je brûle d'envie de vous connoître ; je sens déjà que je vous aime : tout annonce en vous une femme bieu née, votre physionomie. . . . (*A part.*) Plus je la regarde, plus ses traits me frappent ;

mais les momens nous ſont chers. Quand nous aurons obtenu le pardon de ces proſcrits, je ſerai autoriſée à lui demander qui elle eſt. (*Haut à Sophie.*) Retournez vers ces infortunés. (*Au Capitaine.*) Vous, Monſieur le Capitaine, accompagnez ſes pas.

LE CAPITAINE.

Madame, c'eſt avec une entière ſatisfaction que je remplis vos ordres.

SOPHIE, *tranſportée.*

Ah, Madame! que de biens vous me faites à la fois! Hélas! que je voudrois, autant que je le déſire, vous prouver ma reconnoiſſance! (*Elle lui baiſe les mains.*) Je vous laiſſe ma fille; vos gens la chériſſent comme la vôtre: bientôt mon époux viendra s'acquitter avec vous de ſon devoir. (*A elle-même.*) Cher époux, quelle heureuſe nouvelle je vais t'apprendre.

(*Elle ſort avec le Capitaine.*)

SCENE XVIII.

Mad. DE SAINT-FREMONT, EMILIE, BETSI.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

QUE penſez-vous, Emilie, de cette étrangère?

EMILIE.

Tout parle en ſa faveur.

Mad. DE SAINT-FREMONT, *en réfléchissant.*

J'y trouve une ressemblance si frappante....

EMILIE, *l'arrêtant.*

Avec Monsieur de Saint Frémont, n'est-ce pas? Votre tendresse pour lui fait que vous le voyez dans tout ce qui porte le nom de François; mais, quel rapport y a t il entre lui & cette étrangère?

Mad. DE SAINT FREMONT, *réfléchissant.*

Beaucoup peut-être. Seroit-il possible? Le hazard auroit produit une si heureuse rencontre!... Mais pourquoi m'en étonner? La Providence est remplie de ces traits qui nous frappent: ce sont de ses coups.

BETSI.

Madame, voulez vous que je vous dise ce que j'en pense, & ce qui m'a étonné le plus? En la délaçant pour la faire respirer, j'ai vu dans son sein un médaillon à portrait: il y avoit d'un côté la figure d'une femme bien jolie, & de l'autre celle d'un homme qui ressemble à Monsieur le Gouverneur; mais à ne pas s'y tromper. Je l'ai bien examiné, & c'est comme je vous le dis.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Que m'apprenez-vous? Mais pourquoi ne me l'avoir pas dit tout de suite? Que je suis malheureuse!

BETSI, *affligée.*

Madame, si j'avois pu prévoir.....

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Je ne t'en veux pas, ma chère Betsi. Va vîte

savoir si Monsieur Lebel n'est point sorti; mais le voici.

EMILIE.

Qu'il a l'air troublé!

SCENE XIX.

Mad. DE SAINT-FREMONT, EMILIE, BETSI, M. LE BEL.

Mad. DE SAINT-EREMONT, *agitée.*

MONSIEUR le Bel, j'ai toujours reconnu en vous le plus grand zèle : il faut, dans cette circonstance, m'en donner la plus forte preuve, & mettre la plus grande activité dans ce que je vais vous ordonner. Faites assembler chez moi les plus proches habitans & nos meilleurs amis. Il faut sauver Zamore & Mirza.

M. LE BEL.

Ah, Madame! cela est impossible plus que jamais.

EMILIE.

Qu'y a-t-il encore?

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Vous m'alarmez.

M. LE BEL.

Vous ignorez, Madame, ce qui se passe. Je viens de faire fermer vos portes par l'ordre de

Monſieu le Gouverneur. Tout eſt à feu & à ſang.

Mad. DE SAINT-FREMONT, *au deſeſpoir.*

Malheureuſe ! que vais-je devenir ! Que fait mon mari ?

EMILIE.

Grand Dieu, quelle affreuſe journée !

BETSI.

Je tremble, non pas pour moi, mais pour Monſieur le Gouverneur, pour mes camarades.

Mde. DE SAINT-FREMONT, *livrée à la plus grande douleur.*

Dieu tout puiſſant ! mon mari eſt peut-être en danger. Qu'on ouvre les portes ; que je vole à ſon ſecours, ou que je meure dans ſes bras.

M. LE BEL.

Raſſurez-vous, Madame, il n'y a rien à craindre pour Monſieur le Gouverneur. Il eſt à la tête du Régiment ; mais, ſeroit-il au milieu du tumulte, tous les Indiens reſpecteroient ſes jours ; il en eſt trop chéri pour qu'aucun voulût lui faire du mal : c'eſt ſeulement à quelques habitans que les eſclaves en veulent. Ils leur reprochent le ſupplice de Zamore & Mirza. Ils aſſurent que ſans eux, Monſieur le Gouverneur ne les auroit jamais condamnés.

Mad. DE SAINT-FREMONT, *agitée.*

Comment ? on les fait mourir ſi-tôt !

M. LE BEL.

Non, Madame, pas encore ; mais bientôt les malheureux ne ſeront plus.

Mad. DE SAINT-FREMONT, *avec empreſſement.*

Non, Monſieur le Bel, ils ne périront point ; mon mari ſera touché de mes larmes, du déſeſpoir de cette étrangère qui, peut-être mieux que moi, ſaura l'émouvoir. Son cœur n'a pas beſoin d'être ſollicité pour faire le bien ; mais il peut tout prendre ſur lui. (*A part.*) Et ſi c'étoit ſa fille ; grand Dieu! Il devroit tout à ces victimes que l'on traîne au ſupplice! (*Haut.*) Allons, Monſieur le Bel, il faut joindre mon mari, lui dire..... Mais dans ce moment, comment entrer dans une explication? Il faut que je le voye moi-même.

M. LE BEL.

Madame, vous ne devez pas vous expoſer; permettez, avant, que je m'informe, & je reviens à l'inſtant.

(*Il ſort.*)

SCENE X X.

Mde. DE SAINT-FREMONT, EMILIE, BETSI.

EMILIE.

MA chère amie, raſſurez vous.

Mde. DE SAINT-FREMONT.

Eh! le puis-je! quand je vois un déſordre effrayant menacer ce pays d'une ruine totale! Mais, Monſieur de Saint-Frémont, que fait-il? Où eſt-il? Trop d'alarmes à la fois déchirent mon cœur. Je ne puis reſter plus long-tems dans cette cruelle incertitude; je vole ſur ſes pas.

EMILIE.

Calmez-vous un moment, ma chère amie, vous me faites bien de la peine; suis-je donc moins infortunée que vous? Attendons votre Secretaire; sa vigilance & son zèle nous tireront bientôt d'inquiétude.

Mds DE SAINT-FREMONT.

Qu'il tarde à venir!

BETSI, *avec empressement.*

Le voilà.

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS, M. LE BEL.

Mad. DE SAINTFREMONT, *allant au-devant de lui.*

EH bien, Monsieur le Bel?

M. LE BEL.

Madame, tout est possible, en ce moment, du moins dans la Ville, mais les Esclaves gagnent la campagne de ça & de là. Quand les Soldats les emmenent d'un côté, ils s'enfuient de l'autre.

Madame DE SAINT-FREMONT.

Et Monsieur le Gouverneur, où est-il maintenant?

M. LE BEL.

Je ne sais précisément avec quel bataillon il est. Les deux Régimens sont dispersés: on dit seulement que Monsieur de Saint-Frémont ramène

le calme & remet l'ordre par tout où il paſſe. Il ſeroit bien difficile de le trouver dans ce moment. Il n'y a qu'à nous rendre dans l'habitation. Si déja ils ne nous ont pas dévancé ; car vous ſavez que la loi preſcrit de faire mourir les criminels avant le coucher du Soleil. Ils n'ont plus que deux heures à vivre.

Madame DE SAINT-FREMONT.

Courons tous.

M. LE BEL.

J'ai déjà converti pluſieurs habitans, ils ſont tous prêts à vous ſuivre ; mais la courſe eſt bien longue ; vous ne pourrez pas y arriver en voiture ; les chemins ſont tous rompus ou coupés, juſqu'au petit pont du Lac ; il faudra le traverſer dans une barque : on conçoit à peine tous les dégâts qu'ils ont fait dans ſi peu de tems.

Madame DE SAINT-FREMONT,

Qu'importe, ſi nous avons le bonheur d'arriver aſſez à tems pour les ſauver.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre change & représente un lieu sauvage, où l'on voit deux collines en pente, & bordées de touffes d'arbrisseaux qui s'étendent à perte de vue. Sur un des côtés est un rocher escarpé dont le sommet est une plate-forme, & dont la base est perpendiculaire sur le bord de l'avant-scène. On y monte du côté d'une des collines, de manière que les Spectateurs y peuvent voir arriver tous les personnages. Il y a de çà & de là quelques cabanes de Sauvages, & l'on apperçoit dans le fond le coucher du Soleil qui fait un bel horison.

SCENE PREMIERE.

VALERE, ZAMORE, MIRZA.

VALERE.

Vous voilà libres ; je vole à la tête de vos camarades ; mon épouse ne tardera pas long-tems à reparoître à nos yeux ; elle aura sans doute obtenu votre grace de Monsieur de Saint-Frémont. Je vous quitte pour un instant, & ne vous perd point de vue.

(*Il sort.*)

SCENE II.

ZAMORE, MIRZA.

ZAMORE.

QUE notre sort est déplorable, ô ma chère Mirza! Il devient d'autant plus affreux, que je crains que le zèle que ce François met à vouloir nous sauver, ne le perde lui-même, ainsi que son épouse; quant à nous, nous sommes tous résolus. Le sort qui nous poursuit pourroit-il combler son injustice, en nous rendant les auteurs de la perte de ces généreux François?

MIRZA.

Hélas! que je les plains! Mais peut-être sa digne épouse aura pu fléchir notre bon Gouverneur. Ne nous affligeons point avant son retour.

ZAMORE.

Je bénis mon trépas, puisque je meurs avec toi; mais qu'il est cruel de perdre la vie en criminel! On m'a jugé tel: notre bon Maître le croit, & voilà ce qui me désespère.

MIRZA.

Je veux voir moi-même, Monsieur le Gouverneur: cette dernière volonté doit m'être accordée; je me jetterai à ses pieds, je lui révélerai tout.

ZAMORE.

Hélas! que pourras-tu lui dire!

MIRZA.

MIRZA.

La cruauté de son Intendant, & l'injustice de son amour.

ZAMORE.

L'amour t'aveugle ; tu veux t'accuser pour me rendre innocent. Si tu dédaignes la vie à ce prix, m'en crois-tu assez avare pour vouloir la conserver aux dépens de tes jours ? Non, ma chère Mirza, il n'y a point de bonheur pour moi sur la terre, si je ne le partage avec toi.

MIRZA.

Je pense de même, je ne pourrois plus vivre sans te voir.

ZAMORE.

Qu'il nous auroit été doux de prolonger nos jours ensemble ! ces lieux me rappellent notre première entrevue. C'est ici que ce tyran reçut la mort ; c'est ici qu'on va terminer notre carrière. La nature semble en ces lieux se mettre en opposition avec elle-même. Jadis elle nous paroissoit riante. Elle se présente à nos yeux sous divers aspects ; tout nous retrace à la fois l'image du bonheur & de notre horrible destin. Ah ! Mirza, qu'il est cruel de périr quand on aime !

MIRZA.

Que le sort qui nous attend me paroit cruel ! je ne pourrai plus t'entendre, je ne pourrai plus te parler ; cette idée me désespère ; n'importe, il faut prendre notre parti. Nous mourrons à côté l'un de l'autre : la mort doit nous être plus chère qu'une vie qui nous eut séparés ; ce seul espoir a ranimé mes forces.

ZAMORE.

Hélas! le soleil précipite sa course avec nos derniers momens. (*S'inclinant.*) Astre parfait, tu vas être témoin de notre fin cruelle, ta puissance divine pourra-t-elle permettre cette injustice? ton feu ranime tout; il pénètre jusqu'au centre de la terre; tu l'éclaires & tu laisses ensevelir notre innocence dans les ténèbres.

MIRZA.

Que tu m'attendris! je sens que mon courage m'abandonne; ne m'afflige point davantage; mais ce bon François revient à nous; que va-t-il nous apprendre?

SCENE III.

ZAMORE, MIRZA, VALERE.

VALERE.

Esclaves malheureux, il faut vous sauver. Profitez de ces instans précieux que vos camarades vous procurent; ils bouchent les chemins, répondez à leur zèle & à leur courage; ils s'exposent pour vous; fuyez dans un autre climat. Mon épouse, peut-être, n'obtiendra pas votre grace; on voit plusieurs troupes de soldats s'approcher d'ici, vous avez le temps de vous échapper par cette colline. Allez vivre dans les forêts: vos semblables vous ouvriront leur sein; vous y trouverez des secours

d'humanité que la nature inſpire aux habitans des bois.

MIRZA.

Ce François a raiſon, viens, ſuis moi; il nous aime, profitons de ſes conſeils; cours avec moi, cher Zamore. Ne crains point de revenir habiter dans le fond de nos forêts; à peine tu te rappelles nos loix; & bientôt ta chère Mirza t'en retracera la douce image!

ZAMORE.

Eh bien, je cède: ce n'eſt que pour toi que je chéris la vie. (*Il embraſſe Valere.*) Adieu le plus généreux des hommes.

MIRZA.

Hélas! je vous quitte avec peine & ſur tout avec celle de partir ſans voir votre épouſe.

VALERE.

Elle partagera vos regrets, n'en doutez point; mais fuyez des lieux trop funeſtes.

SCENE IV.

ZAMORE, VALERE, MIRZA. FELICIO, *accourant.*

VALERE.

AH! vous avez tardé trop longtems (*à Félicio.*) Eh bien, Félicio?

FÉLICIO, *gayement.*

Monſieur, voici Madame; la joie brille dans

ſes yeux. Tout en elle annonce le calme & la clémence.

VALERE.

Ah ! Dieu ?

SCENE V.

ZAMORE, MIRZA, VALERE, ELICIO, SOPHIE, LE CAPITAINE, pluſieurs ESCLAVES.

SOPHIE *ſe précipitant dans les bras de Valere.*

AH ! mon ami, remercions le ciel : notre enfant nous eſt rendu & ces malheureux obtiendront leur grace.

VALERE *dans la joie.*

Grand Dieu ! quel comble de bonheur !

SOPHIE.

Apprends, mon ami, que voilà notre bienfaiteur. Il a ſauvé notre enfant, Madame de Saint-Fremont l'avoit adoptée, elle vouloit lui ſervir de mère.

ZAMORE.

Ah ! je reconnois à ce procédé ſa belle ame, (*à Valere.*) Etranger généreux, le Ciel comble vos deſirs, l'Etre ſuprême n'abandonne jamais ceux qui ne dégradent pas l'ouvrage de ſes mains.

SOPHIE.

Enfin, j'ai vu ma fille ; j'ai joui de ſes tendres careſſes.

VALERE.

Qu'il me tarde de la ſerrer dans mes bras! (*au Capitaine.*) Ah! Monſieur, que vous rendez nos jours fortunés!

LE CAPITAINE.

Tout autre, à ma place, en eut fait autant.

MIRZA.

Quel bonheur d'avoir ſecouru ces François! ils nous doivent beaucoup, mais nous leur devons encore plus.

VALERE, *à Sophie.*

Mais qu'a-t-on réſolu pour ces malheureux?

SOPHIE.

Madame de Saint-Frémont a fait aſſembler ſes meilleurs amis. Je l'ai inſtruite de leur innocence; elle met tout le zèle poſſible à les ſauver. Je n'ai eu aucune peine à l'intéreſſer en leur faveur; ſon ame eſt ſi belle, ſi ſenſible aux maux des malheureux! Ah! mon ami, que la fortune en ſa faveur a bien placé ſes dons!

ZAMORE.

Son reſpectable époux l'égale en mérite & en bonté.

LE CAPITAINE.

Ah! c'eſt bien vrai.

SOPHIE.

Je n'ai pas eu le bonheur de le voir.

ZAMORE, *allarmé.*

Que vois je? Des Soldats qui arrivent en foule? Ah! nous ſommes perdus.

SOPHIE.

Ne vous allarmez point, c'eſt ſans doute pour un bien.

VALERE.

Je les défendrai au péril de ma vie. Hélas! ils alloient ſe ſauver, quand Félicio a annoncé ton retour.

LE CAPITAINE.

L'Officier qui eſt à la tête de ce détachement eſt de mes amis; je ſaurai quelle eſt ſa miſſion.

FELICIO, *à part.*

Je tremble pour ces malheureux.

(*Une Compagnie de Grenadiers & une de Soldats François ſe rangent au fond du Théâtre, la bayonnette au bout du fuſil. En avant d'eux, ſe place une troupe d'Eſclaves, avec des arcs & des flèches; ils ont à leur tête le Major, le Juge & l'Indien Intendant des Eſclaves de M. de Saint-Frémont.*

SCENE VI.

ZAMORE, MIRZA, VALERE, FÉLICIO, SOPHIE, LE CAPITAINE, LE MAJOR, LE JUGE, L'INDIEN, GRENADIERS & SOLDATS François, plusieurs ESCLAVES.

LE CAPITAINE.

MONSIEUR le Major, puis-je vous demander quel sujet vous amène ici ?

LE MAJOR.

Une cruelle fonction. C'est pour faire exécuter l'arrêt de mort prononcé sur ces malheureux. (*Il montre Zamore & Mirza.*)

SOPHIE, *troublée.*

Vous venez pour les faire mourir ?

LE MAJOR.

Oui, Madame.

VALERE.

Cet affreux Arrêt ne s'exécutera point.

SOPHIE.

Madame de Saint-Frémont m'a promis leur grace.

LE CAPITAINE.

J'en ai été le témoin.

LE JUGE, *durement.*

Elle n'en eſt point la maitreſſe. Monſieur le Gouverneur lui-même ne pourroit la leur accorder; ainſi ceſſez de vous obſtiner à vouloir les ſauver, vous rendriez leur ſupplice plus terrible. (*Au Major.*) Monſieur l'Officier, exécutez les ordres qui vous ont été donnés : (*Aux Eſclaves.*) Et vous, menez les criminels ſur le haut du rocher. Tendez vos arcs.

VALERE.

Arrêtez.

(*Les Eſclaves n'écoutent que Valere.*)

LE JUGE.

Obéiſſez.

(*Le Major fait un ſigne aux Soldats. Les Grenadiers courent avec la bayonnette, qu'ils préſentent à la poitrine de tous les Eſclaves, dont aucun ne remue.*)

ZAMORE, *courant au devant d'eux.*

Que faites-vous? Moi ſeul j'ai mérité vos coups. Que vous ont fait mes pauvres camarades? Pourquoi les égorger? Tournez vos armes ſur moi. (*Il ouvre ſa veſte.*) Voilà mon ſein; lavez dans mon ſang leur déſobéiſſance. La Colonie ne demande que ma mort; eſt-il néceſſaire de faire périr tant de malheureux qui ne ſont pas complices de mon crime?

MIRZA.

Je ſuis auſſi coupable que Zamore ; ne me ſéparez point de lui ; ôtez-moi par pitié la vie ; mon crime & mes jours ſont attachés à ſa deſtinée. Je veux mourir la première.

LE CAPITAINE, *au Major.*

Monſieur de Belfort, accordez-moi de faire retarder leur ſupplice ; je puis vous aſſurer qu'on s'occupe de leur grace.

LE MAJOR.

Monſieur le Juge, nous pouvons prendre ceci ſur nous : attendons Monſieur le Gouverneur.

LE JUGE, *durement.*

Je n'écoute rien que mon devoir & la loi.

VALERE, *furieux.*

Barbare ! Tu n'étois fait que pour être un boureau. Quoique ta place endurciſſe l'ame, tu la dégrades en la rendant encore plus cruelle que les loix ne te l'ont preſcrit.

LE JUGE.

Monſieur le Major, faites conduire cet audacieux à la citadelle.

LE MAJOR.

Monſieur le Juge, c'eſt un François ; il rendra compte de ſa conduite à Monſieur le Gouverneur, & je n'ai pas d'ordre à recevoir de votre part.

LE JUGE.

Exécutez donc, Monsieur, ceux qui vous ont été donnés.

SOPHIE, *avec héroïsme.*

Cet excès de cruauté me donne du courage. (*Elle court se placer entre Zamore & Mirza, les prend tous les deux par la main, & dit au Juge :*) Monstre ! ose me faire assassiner avec eux ; je ne les quitte point ; rien ne pourra les arracher de mes bras.

VALERE, *transporté.*

Ah ! ma chère Sophie, ce trait de courage te rend encore plus chère à mon cœur !

LE JUGE.

Faites-vous débarrasser, Monsieur l'Officier, de cette femme audacieuse ; vous ne rempliſſez pas votre poste.

LE MAJOR, *indigné.*

Vous l'exigez ; mais vous répondrez des suites. (*Aux Soldats.*) Soldats, séparez ces étrangers de ces malheureux.

(*Sophie jette un cri perçant, en serrant Zamore & Mirza contre son sein.*)

VALERE, *furieux, courant auprès de Sophie.*

Si l'on emploie la moindre force sur mon épouse, je me fais mettre en pièces.

LE CAPITAINE.

Je suis de leur parti.

FELICIO, *à part.*

Ah! mes pauvres Maîtres! Ne les abandonnons point; épuisons pour eux le reste de nos forces.

UN ESCLAVE.

Dût-on nous faire mourir tous, nous les défendrons.

Les Esclaves se rangent autour d'eux, & leur forment un rempart. Les Grediers & les Soldats s'en approchent avec la bayonnette.)

LE MAJOR.

N'allez pas plus avant. (*A lui-même.*) Qu'allois-je faire? Je ne suis point envoyé ici pour un carnage, mais pour maintenir l'ordre. Si la menace ne peut rien sur les Esclaves, il m'est défendu d'employer la violence. (*Haut.*) Monsieur le Gouverneur ne sera pas long-tems à paroître, & sa prudence nous indiquera ce que nous devrons faire. (*Aux Etrangers & aux Esclaves.*) Rassurez-vous; je n'employerai pas la force; vos efforts seroient inutiles, si je voulois l'exercer. (*A Sophie.*) Et vous, Madame, vous pouvez vous retirer à l'écart avec ces malheureux. J'attends Monsieur le Gouverneur.

(*Sophie, Félicio, Zamore & Mirza sortent, avec quelques Esclaves.*)

SCENE VII.

VALERE, LE CAPITAINE, LE MAJOR, LE JUGE, L'INDIEN, GRENADIERS & SOLDATS François, plusieurs ESCLAVES.

LE CAPITAINE.

ET moi, je cours au devant de Monsieur le Gouverneur le disposer en faveur de ces malheureux, si sa digne épouse n'a pas déjà tout obtenu.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

VALERE, LE MAJOR, LE JUGE, L'INDIEN, GRENADIERS & SOLDATS François, plusieurs ESCLAVES.

VALERE, *au Major.*

MONSIEUR, je ne puis abandonner mon épouse dans cet état. Employez auprès de Monsieur de Saint-Frémont tout ce qui sera en votre pouvoir; je n'ai pas besoin de vous recommander la clémence;

Elle doit régner sur votre âme ; un guerrier fut toujours généreux.

LE MAJOR.

Reposez-vous sur moi, je plaiderai leur cause. Retirez-vous & vous paroîtrez quand il en sera tems.

(*Valère sort.*)

SCENE IX.

LE MAJOR, LE JUGE, L'INDIEN, GRENADIERS & SOLDATS François, plusieurs ESCLAVES,

LE MAJOR.

VOILA, Monsieur le Juge, le fruit d'une trop grande sévérité.

L'INDIEN.

Voici Monsieur le Gouverneur.

SCENE X.

LES MÊMES M. DE SAINT-FREMONT, & LE CAPITAINE, *entrant d'un côté*, VALERE, *accourant de l'autre* ; deux Compagnies de GRENADIERS & de SOLDATS François, conduisant plusieurs ESCLAVES *enchaînés*.

VALERE, *à M. de Saint-Frémont.*

AH ! Monsieur écoutez nos prières ; vous êtes François, vous serez juste.

M. DE SAINT-FREMONT.

J'approuve votre zèle ; mais dans ce climat, il devient indiscret ; il a même produit beaucoup de mal. Monsieur le Capitaine vient d'être témoin de l'attentat le plus affreux, il a fallu, contre mon caractère, employer la violence pour arrêter la cruauté des Esclaves. Je sais tout ce que vous devez à ces malheureux ; mais vous n'avez aucun droit pour les défendre.

VALERE.

J'ai celui que la reconnoissance donne à toutes les belles ames ; mon cœur en appelle au vôtre.

M. DE SAINT-FREMONT.

Cessez de me prier ; il m'en coûte trop de vous refuser.

VALERE.

Votre digne épouse nous avoit fait tout espérer.

M. DE SAINT-FREMONT.

Monsieur le Capitaine me l'a appris ; mais lui-même connoît actuellement l'impossibilité absolue de ce que vous demandez.

VALERE.

Si c'est un crime d'avoir tué un monstre qui faisoit fremir la nature, Zamore n'est pas moins innocent, il ne l'a commis qu'à son corps défendant.

LE JUGE.

Vous abusez de la complaisance de Monsieur le Gouverneur. On vous l'a déja dit : les loix les condamnent comme homicides, pouvez vous les changer ?

LE CAPITAINE.

Non ; mais on pourroit les adoucir.

LE JUGE.

Y pensez-vous bien ? Au sujet d'un Esclave ? nous ne sommes pas ici en France ! il nous faut des exemples.

M. DE SAINT-FREMONT.

C'en est fait ; il faut que l'arrêt s'exécute.

VALERE.

Ces paroles glacent mon sang dans mes veines. Chère épouse, que vas-tu devenir ?

M. DE SAINT-FREMONT.

Malheureux étranger ; allez la consoler. Elle m'est déja chère ; son enfant a produit sur mon âme tant d'intérêt ! trompez-la même, s'il le faut, pour-

qu'elle ne ſoit pas témoin de cet affreux ſupplice, dites lui que l'on veut interroger ces malheureux & qu'il faut les laiſſer ſeuls : que leur grace dépend peut être de cette ſage précaution ; enfin employez auprès d'elle tout ce que l'amour & la nature peuvent inſpirer.

VALERE *pleurant.*

Que je ſuis malheureux ! je ne ſurvivrai jamais à leur perte.

(*Il ſort.*)

SCENE XI.

LE MAJOR, LE JUGE, L'INDIEN, M. DE SAINT-FREMONT, LE CAPITAINE, GRENADIERS & SOLDATS François, pluſieurs ESCLAVES.

M. DE SAINT-FREMONT.

QUE cet étranger ajoute à ma peine ! ſes regrets en faveur de ces malheureux augmentent les miens. Je n'aurai jamais la force de les voir mourir. Monſieur le juge, rempliſſez votre miniſtère ; il vous convient mieux qu'à moi.

LE JUGE.

Monſieur le Gouverneur, votre préſence eſt néceſſaire. Songez qu'on n'obéit qu'à vous, que mes ordres ici ne ſont point écoutés. Monſieur le Major.

Major me l'a prouvé, en me disant qu'il n'en avoit point à recevoir de ma part.

LE MAJOR.

Dans un autre moment nous nous expliquerons; mais je suis de votre avis; il est de toute nécessité que Monsieur de Saint-Frémont soit présent.

M. DE SAINT-FREMONT.

Depuis dix ans que je suis dans le Gouvernement, je n'avois jamais éprouvé aucune adversité.

LE JUGE.

Monsieur le Major, faites avancer vos Soldats. (*à l'Indien.*) Monsieur le Régisseur, conduisez les Esclaves & faites les ranger suivant l'usage.

(*L'Indien sort avec les Esclaves armés, tandis qu'une troupe d'autres sans armes vient se jetter aux pieds de Monsieur de Saint-Fremont.*)

SCENE XII.

LE MAJOR, LE JUGE, Monsieur DE SAINT-FREMONT, LE CAPITAINE, GRENADIERS, ET SOLDATS François, plusieurs ESCLAVES.

UN ESCLAVE *à genoux.*

MONSEIGNEUR, nous n'avons pas été du nombre des rébelles, qu'il nous soit permis de

demander la grace de nos camarades ; que pour racheter leur vie, on nous faſſe eſſuyer tous les châtimens que l'on jugera à propos; qu'on augmente nos travaux pénibles & qu'on diminue nos alimens, nous ſupporterons cette punition avec courage.... Monſeigneur, vous vous attendriſſez; je vois couler vos pleurs.

M. DE SAINT-FREMONT.

Mais enfans, mes amis, que me propoſez-vous? (*au Juge.*) Que voulez-vous que je réponde à ce trait de généroſité? ce ſont les derniers des humains qui montrent tant de grandeur d'âme. (*à part.*) Ah! la nature les a placé au premier rang! nos dignités, la ſupériorité de nos richeſſes, enfans du préjugé & de l'injuſtice, vous êtes bien peu de choſe en comparaiſon de ces généreux mortels. Ce ſont des hommes, & nous ne ſommes que des phantômes que le préjugé entraîne, & que l'intéret domine.

LE JUGE.

Ils connoiſſent bien votre foible ; mais vous ne pouvez, Monſieur le Gouverneur, céder à votre penchant ſans compromettre votre dignité. Je les connois mieux que vous ; ils promettent tout: d'ailleurs ces criminels ne ſont plus en votre puiſſance ; ils ſont livrés à la rigueur des loix.

M. DE SAINT-FREMONT *faiſant un mouvement pour ſortir.*

Eh! bien, je vous les abandonne ; hélas! les voici. Où me cacher? que ma poſition eſt cruelle!

SCENE XIII

LE MAJOR, LE JUGE, M. DE SAINT-FREMONT, LE CAPITAINE, L'INDIEN, ZAMORE, MIRZA, GRENADIERS ET SOLDATS François, plusieurs ESCLAVES.

ZAMORE.

IL n'y a plus d'espérance ; nos bienfaiteurs sont entourés de Soldats, embrasse-moi pour la dernière fois, ma chère Mirza.

MIRZA.

Je bénis mon sort, puisque nous allons voler ensemble devant l'éternel. (*A un vieillard & à une vieille Esclave.*) Adieu, chers auteurs de mes jours, ne pleurez plus votre pauvre Mirza ; elle n'est plus à plaindre. (*aux Esclaves de son sexe.*) Adieu, mes compagnes.

ZAMORE.

Esclaves Indiens, écoutez-moi : j'ai tué un homme, j'ai mérité la mort ; ne regrettez point mon supplice ; il est nécessaire au bien de la Colonie. Mirza est innocente ; mais elle chérit la mort. Rappellez-vous, dans cette circonstance, la loi de nos forêts de faire mourir tout être souffrant sur la terre ; ainsi c'est envain que vous chercheriez à la

justifier ; elle-même termineroit ses jours si elle ne les perdoit pas avec moi. Remplacez-nous auprès de Monsieur le Gouverneur, de sa respectable épouse ; payez-les par votre zèle & votre attachement, de tout ce que je leur dois ; moi seul, je n'aurois jamais pû m'acquitter envers eux. Chérissez ce bon Maître, ce bon père, avec une tendresse filiale comme je l'ai toujours fait : je mourrois content, si j'emportois au tombeau son amitié ! (*Il l'apperçoit & se jette à ses pieds en disant :*) Ah ! mon cher Maître ! m'est-il permis encore de vous nommer ainsi ?

M. DE SAINT-FREMONT, *dans une vive douleur.*

Ces paroles me serrent le cœur. Malheureux ! qu'as-tu fait ? vas, je ne t'en veux point ; j'endure assez de tourment de voir finir tes jours.

ZAMORE *s'inclinant & lui baisant les pieds.*

Ah ! mon cher Maître ! la mort n'a plus rien d'affreux pour moi. Vous me chérissez encore & je meurs content. Les habitans vous auroient toujours reproché ma grace, si vous me l'eussiez accordée. Vous me la faites intérieurement & je la préfère à vivre sans votre amitié.

M. DE SAINT-FREMONT *le relevant.*

Malheureux, qui me fûs si cher & qui me l'es encore au moment où je te perds ; ton courage m'afflige.

ZAMORE.

Ne vous affligez point, mon cher Maître ; songez que votre respectable epouse ne respire que pour vous. Vous versez des larmes ; & c'est

moi qui en suis la cause : ah ! je suis trop criminel de vous avoir donné tant de chagrin. (*Lui prenant les mains.*) Que je baise ces mains pour la dernière fois.

M. DE SAINT-FREMONT *avec le plus tendre attendrissement.*

Laisse-moi, malheureux, tu m'arraches le cœur.

ZAMORE *aux Esclaves armés.*

Mes amis, faites votre devoir.

(*Il prend Mirza dans ses bras & monte avec elle sur le rocher où ils se mettent à genoux, les Esclaves ajustent leurs flèches.*)

SCENE XIV.

LE MAJOR, LE JUGE, M. DE SAINT-FREMONT; LE CAPITAINE, L'INDIEN, ZAMORE, MIRZA, VALERE, SOPHIE, FELICIO, GRENADIERS ET SOLDATS François, plusieurs ESCLAVES.

SOPHIE *à Valere.*

TU me retiens envain, je veux absolument les voir (*jettant les yeux sur le rocher.*) Barbare ! tu m'as trompée ; je me meurs. (*Elle tombe dans les bras de quelques Soldats.*)

M. DE SAINT-FREMONT.

Quelle eſt donc cette femme ?

Les Eſclaves prêts à faire partir leurs fléches, un grand bruit ſe fait entendre.)

SCENE XV & DERNIERE.

LE MAJOR, LE JUGE, M. DE SAINT-FREMONT, LE CAPITAINE, L'INDIEN, ZAMORE, MIRZA, VALERE, SOPHIE, FELICIO, EMILIE, Madame DE SAINT-FREMONT, BETSI, BÉBÉ, AZOR, pluſieurs habitans, GRENADIERS ET SOLDATS François, pluſieurs ESCLAVES.

Mad. DE SAINT-FREMONT, *accourant & retenant le bras d'un Eſclave prêt à faire partir ſa fléche.*

ARRÊTEZ; malheureux, & reſpectez la Femme de votre Gouverneur (*à Monſieur de Saint-Frémont.*) Grace, mon ami, grace.

TOUS.

Grace !

M. DE SAINT-FREMONT.

Qu'on ſuſpende tout; & donnons les plus prompts ſecours à cette étrangère. (*S'aprochant de Sophie.*) Que vois-je? plus j'examine ſes traits... (*A part*) Quel trouble s'élève dans mon âme

(*Haut à Valere*) Puis-je vous demander votre nom ? qui êtes-vous, malheureux François ?

VALERE.

Voyez ma femme expirante. (*S'approchant d'elle*) O ma chère Sophie !

M. DE SAINT-FREMONT.

Quel nom avez-vous prononcé ? (*à lui même.*) Son âge, ses traits ; elle fut nommée Sophie. (*A Valere.*) Parlez, répondez, quelle fut sa mère ?

VALERE.

La malheureuse Claire, originaire d'Écosse.

M. DE SAINT-FREMONT *poussant Valere & se jettant sur le corps de Sophie.*

O ma fille, ô mon sang ! la nature ne m'a pas trompé. Entends la voix d'un père trop long-tems privé de toi & de ta mère.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Je ne me suis point abusée. (*Aux Esclaves.*) Qu'on délivre ces malheureux, je l'ordonne. Monsieur le Gouverneur va leur faire grace. (*On va relever Mirza & Zamore ; éperdus on détache leurs chaines & on les fait descendre de dessus le rocher.*)

SOPHIE, *revenant à elle.*

Ciel ! quelle voix se fait entendre ! elle penètre jusqu'au fond de mon cœur.

M. DE SAINT-FREMONT.

C'est celle d'un père ; reconnois-moi.

SOPHIE.

C'est lui, c'est lui-même ; je me le rappelle, ses traits sont restés gravés dans mon ame. O mon

père! par quelle heureuse circonstance suis-je dans vos bras? je n'espérois plus vous trouver Après deux ans de navigation & de recherches, quel bonheur inexprimable!

M. DE SAINT-FREMONT.

Ma fille, ne nous occupons plus que de notre félicité.

SOPHIE.

Ah! mon père! que sont devenus ces malheureux? s'ils vivent encore, implorez avec moi leur grace de Monsieur le Gouverneur.

VALERE.

Ma chère Sophie, c'est lui-même!

SOPHIE.

Vous êtes Monsieur de Saint-Frémont?

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Oui; c'est mon époux; & vous serez ma fille. Je demande comme vous la grace de ces malheureux.

SOPHIE, *se jettant aux pieds de Monsieur de Saint-Fremont.*

O mon père! le sort de ces infortunés est dans vos mains. Ils vous ont rendu à mon amour. Sans leurs secours humains votre fille périssoit: accordez à la nature la première grace qu'elle vous demande. Habitans, Esclaves, tombez tous aux genoux du plus généreux des hommes. C'est aux pieds de la vertu qu'on trouve la clémence.

Tous se mettent à genoux, excepté les Militaires & le Juge.

LES ESCLAVES.

Monseigneur.

LES HABITANS.

Monsieur le Gouverneur.

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Mon ami.

SOPHIE.

Mon père.

M. DE SAINT-FREMONT.

Qu'exigez-vous de moi ?

TOUS.

La grace de ces malheureux.

BÉBÉ, *se jettant à genoux.*

Grace, papa, grace.

VALERE, *prennant Bébé dans ses bras.*

Ah ! qu'il m'est doux de te couvrir de mes baisers.

M. DE SAINT-FREMONT, *attendri.*

Ah ! je ne tiens point à ce dernier trait ! mes enfans, mon épouse, mes amis, je vous l'accorde.

TOUS.

Quel bonheur !

LES GRENADIERS & LES SOLDATS fléchissent. les genoux & se remèttent tout de suite.

LE MAJOR.

Braves guerriers, ne rougissez point de ce mouvement de sensibilité ; il épure le courage & ne l'avilit pas.

MIRZA.

Grand Dieu, vous changez notre malheureux sort ; vous comblez notre bonheur ; votre justice ne cesse jamais de se manifester.

M. DE SAINT-FREMONT.

Mes amis ! je vous donne votre liberté, avec une fortune honnête.

ZAMORE.

Non, mon Maître, gardez vos bienfaits. Le plus précieux à notre cœur eſt de nous laiſſer vivre auprès de vous & de tout ce que vous avez de plus cher.

MIRZA, *s'approchant de Sophie.*

Je veux reſter toujours auprès de vous, & je ne veux point que vous ayez d'autre Eſclave que moi pour vous ſervir ; promettez-le moi. J'ai des droits ſur votre cœur, & vous en avez de plus puiſſans ſur le mien.

SOPHIE.

Ma chère Mirza, il n'y a que la mort qui puiſſe déſormais nous ſéparer.

M. DE SAINT-FREMONT, *à ſon épouſe.*

Ma bonne amie, voilà donc cette fille que je pleurois ce matin, ſon mari, ſon enfant ! cette Orpheline que nous avons reçu avec un attendriſſement au-deſſus de celui qu'inſpire la ſimple humanité, la nature ne perd jamais ſes droits; mais, hélas ! que je crains d'apprendre le ſort de la malheureuſe Claire !

SOPHIE *pleurant.*

Ma pauvre mère ? elle n'eſt plus.

M. DE SAINT-FREMONT.

Hélas ! c'eſt moi qui ai cauſé ſa mort !

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Ma chère Sophie, devenez ma fille, puissai je effacer la douloureuse image de votre mère trop infortunée, si ma tendresse pour vous peut vous la faire retrouver en moi; votre père connoît mes intentions en votre faveur, & vous les apprendrez bientôt vous-même.

SOPHIE.

Ah! Madame, vous m'êtes déja chère! vous étiez faites pour être la digne épouse d'un père si respectable. Que de sentimens divers j'éprouve à la fois! & tous rendent mon bonheur parfait. (*A son époux.*) Cher Valere!

VALERE.

Ma chère Sophie. je partage ta joie.

EMILIE.

Après tant de malheurs, occupons-nous à nous distraire:

Mad. DE SAINT-FREMONT.

Emilie a raison; ne songeons plus qu'à célébrer le Mariage de Zamore & de Mirza. (*à l'Indien.*) Faites préparer une fête à l'Indienne. (*à Sophie.*) Vous allez voir un singulier usage; l'art n'y présidera point: ici c'est la simple nature.

M. DE SAINT-FREMONT.

Qu'on la commence aux flambeaux, & qu'on danse toute la nuit.

MIRZA.

Nous allons vivre pour nous aimer ; plus de chagrin pour nous ; nous ſerons toujours heureux? toujours, toujours ?

ZAMORE.

Oui, toujours ; toujours.

Fin du troiſième & dernier Acte.

RÉFLEXIONS

SUR LES HOMMES NEGRES.

L'ESPECE d'hommes Nègres m'a toujours intéreſſée à ſon déplorable ſort. A peine mes connoiſſances commençoient à ſe développer, & dans un âge où les enfans ne penſent pas, que l'aſpect d'une Négreſſe que je vis pour la première fois, me porta à réfléchir, & à faire des queſtions ſur ſa couleur.

Ceux que je pus interroger alors, ne ſatisfirent point ma curioſité & mon raiſonnement. Ils traitoient ces gens-là de brutes, d'êtres que le Ciel avoit maudit; mais, en avançant en âge, je vis clairement que c'étoit la force & le préjugé qui les avoient condamnés à cet horrible eſclavage, que la Nature n'y avoit aucune part, & que l'injuſte & puiſſant intérêt des Blancs avoit tout fait.

Pénétrée depuis long-tems de cette vérité & de leur affreuſe ſituation, je traitai leur Hiſtoire dans le premier ſujet dramatique qui ſortit de mon imagination. Pluſieurs hommes ſe ſont occupés de leur ſort; ils ont travaillé à l'adoucir; mais aucun n'a ſongé à les préſenter ſur la Scène avec le coſtume & la couleur, tel que je l'avois eſſayé, ſi la Comédie Françoiſe ne s'y étoit point oppoſée.

Mirza avoit converſé ſon langage naturel, &

rien n'étoit plus tendre. Il me ſemble qu'il ajoutoit à l'intérêt de ce Drame, & c'étoit bien de l'avis de tous les Connoiſſeurs, excepté les Comédiens. Ne nous occupons donc plus de ma Pièce, telle qu'elle a été reçue. Je la préſente au Public.

Revenons à l'effroyable ſort des Nègres ; quand s'occupera-t-on de le changer, ou du moins de l'adoucir ? Je ne connois rien à la Politique des Gouvernemens ; mais ils ſont juſtes, & jamais la Loi Naturelle ne s'y fit mieux ſentir. Ils portent un œil favorable ſur tous les premiers abus. L'homme partout eſt égal. Les Rois juſtes ne veulent point d'Eſclaves ; ils ſçavent qu'ils ont des Sujets ſoumis, & la France n'abandonnera pas des malheureux qui ſouffrent mille trépas pour un, depuis que l'intérêt & l'ambition ont été habiter les Iſles les plus inconnues. Les Européens avides de ſang & de ce métal que la cupidité a nommé de l'or, ont fait changer la Nature dans ces climats heureux. Le père a méconnu ſon enfant, le fils a ſacrifié ſon père, les frères ſe ſont combattus, & les vaincus ont été vendus comme des bœufs au marché. Que dis-je ? c'eſt devenu un Commerce dans les quatre parties du monde.

Un commerce d'hommes !.... grand Dieu ! & la Nature ne frémit pas ! S'ils ſont des animaux, ne le ſommes-nous pas comme eux ? Et en quoi les Blancs diffèrent-ils de cette eſpèce ? c'eſt dans la couleur.... Pourquoi la Blonde fade ne veut-elle pas avoir la préférence ſur la Brune qui tient au mulâtre ? Cette ſenſation eſt auſſi frappante que du Nègre au Mulâtre. La couleur de l'homme eſt

nuancée, comme dans tous les animaux que la Nature a produits, ainsi que les plantes & les minéraux. Pourquoi le jour ne le dispute-t-il pas à la nuit, le soleil à la lune, & les étoiles au firmament? Tout est varié, & c'est-là la beauté de la Nature. Pourquoi donc détruire son Ouvrage?

L'homme n'est-il pas son plus beau chef-d'œuvre? L'Ottoman fait bien des Blancs ce que nous faisons des Nègres : nous le traitons cependant pas de barbare & d'homme inhumain, & nous exerçons sa même cruauté sur des hommes qui n'ont d'autre résistance que leur soumission.

Mais quand cette soumission s'est une fois lassée, que produit le despotisme barbare des habitans des Isles & des Indes? Des révoltes de toute espèce, des carnages que la puissance des troupes ne fait qu'augmenter, des empoisonnemens, & tout ce que l'homme peut faire quand une fois il est révolté. N'est-il pas atroce aux Européens, qui ont acquis par leur industrie des habitations considérables, de faire rouer de coups du matin au soir ces infortunés qui n'en cultiveroient pas moins leurs champs fertiles, s'ils avoient plus de liberté & de douceur.

Leur sort n'est-il pas des plus cruels, leurs travaux assez pénibles, sans qu'on exerce sur eux, pour la plus petite faute, les plus horribles châtimens. On parle de changer leur sort, de proposer les moyens de l'adoucir, sans craindre que cette espèce d'hommes fasse un mauvais usage d'une liberté entière ou subordonnée.

Je n'entends rien à la Politique. On augure qu'une liberté générale rendroit les hommes Nègres auſſi eſſentiels que les Blancs : qu'après les avoir laiſſés maîtres de leur ſort, ils le ſoient de leurs volontés : qu'ils puiſſent élever leurs enfans auprès d'eux. Ils ſeront plus exacts aux travaux, & plus zèlés. L'eſprit de parti ne les tourmentera plus : le droit de ſe lever comme les autres hommes les rendra plus ſages & plus humains. Il n'y aura plus à craindre de conſpirations funeſtes. Ils ſeront les Cultivateurs libres de leurs contrées, comme les Laboureurs en Europe. Ils ne quittent point leurs champs pour aller chez les Nations étrangères.

La liberté des Nègres fera quelques déſerteurs, mais beaucoup moins que les habitans des campagnes françaiſes. A peine les jeunes Villageois ont obtenu l'âge, la force & le courage, qu'ils s'acheminent vers la Capitale pour y prendre le noble emploi de Laquais ou de Crocheteur. Il y a cent Serviteurs pour une place, tandis que nos champs manquent de Cultivateurs.

Cette liberté multiplie un nombre infini d'oiſifs, de malheureux, enfin de mauvais ſujets de toute eſpèce. Qu'on mette une limite ſage & ſalutaire à chaque Peuple, c'eſt l'art des Souverains, & des Etats Républicains.

Mes connoiſſances naturelles pourroient me faire trouver un moyen ſûr : mais je me garderai bien de le préſenter. Il me faudroit être plus inſtruite & plus éclairée ſur la Politique des Gouvernemens. Je l'ai

dit, je ne ſçais rien, & c'eſt au haſard que je ſoumets mes obſervations bonnes ou mauvaiſes. Le ſort de ces infortunés doit m'intéreſſer plus que perſonne, puiſque voilà la cinquieme année que j'ai conçu un ſujet dramatique, d'après leur déplorable Hiſtoire.

Je n'ai qu'un conſeil à donner aux Comédiens François, & c'eſt la ſeule grace que je leur demanderai de ma vie: C'eſt d'adopter la couleur & le coſtume negre. Jamais occaſion ne fut plus favorable, & j'eſpere que la Repréſentation de ce Drame produira l'effet qu'on en doit attendre en faveur de ces victimes de l'ambition.

Le coſtume ajoute de moitié à l'intérêt de cette Piece. Elle émouvera la plume & le cœur de nos meilleurs Ecrivains. Mon but ſera rempli, mon ambition ſatisfaite, & la Comédie s'élevera au lieu de s'avilir par la couleur.

Mon bonheur ſans doute ſeroit trop grand, ſi je voyois la Repréſentation de ma Piece, comme je la deſire. Cette foible eſquiſſe de manderoit un tableau touchant pour la Poſtérité. Les Peintres qui auroient l'ambition d'y exercer leurs pinceaux, pourroient être conſidérés comme les Fondateurs de l'Humanité la plus ſage & la plus utile, & je ſuis ſûre d'avance que leur opinion ſoutiendra la foibleſſe de ce Drame, en faveur du ſujet.

Jouez donc ma Pièce, Meſdames & Meſſieurs, elle a attendu aſſez long-tems ſon tour, ſi dans toute la droiture il n'eſt pas déjà venu pluſieurs fois. La voilà imprimée, vous l'avez voulu; mais

toutes les Nations avec moi vous en demandent la repréſentation, perſuadée qu'ils ne me démentiront pas. Cette ſenſibilité qui reſſembleroit à l'amour-propre chez tout autre que chez moi, n'eſt que l'effet que produiſent ſur mon cœur toutes les clameurs publiques en faveur des hommes Nègres. Tout Lecteur qui m'a bien appréciée ſera convaincu de cette vérité.

Mais avec vous, Meſdames & Meſſieurs, je dois me juſtifier après m'avoir voulu prêter un ridicule à l'égard de Molière & au ſujet de M. Mercier, que je chéris & que j'eſtime à plus d'un tittre, puiſqu'il a été avant moi ſi maltraité par vous; mais c'eſt un parfait honnête homme. Il ne connoît pas les adulations ni la baſſe jalouſie de tous les petits Littérateurs, & je ne m'étonne point ſi vous n'avez pas ſçu l'apprécier. Je ne doute pas, malgré tous les griefs que je dois avoir contre vous, que vous ne ſoyez en état de rendre juſtice, quand vous le voulez bien; mais il faut convenir que vous ne le voulez pas ſouvent. Le faux vous plaît pour votre caractère, & pour votre talent des phraſes bien tournées. Les tournures Dramatiques vous échappent, c'eſt cependant ce que vous devriez le mieux ſaiſir. Enfin paſſez-moi ces derniers avis, ils me coûtent cher, & je crois à ce prix pouvoir vous les donner. Adieu, Meſdames & Meſſieurs; après mes obſervations, jouez ma Pièce comme vous le jugerez à propos, je ne ſerai point aux répétitions. J'abandonne à mon fils tous mes droits; puiſſe-t-il en faire un bon uſage, & le préſerver de devenir Auteur

pour la Comédie Françoiſe ? S'il me croit, il ne griffonnera jamais de papier en Littérature. Cependant je n'ai pas pu l'empêcher de ſe livrer à l'impulſion générale. La fille de Noyon en a fait un Auteur tout-à-coup. Les belles actions de Monſeigneur le Duc d'Orléans ont excité ſa plume. J'avoue que j'y ai contribué pour quelque choſe dans les anecdotes, & ſans le but qui règne dans cette bagatelle, cette production ne ſeroit pas ſoutenable, j'aurois pu la laiſſer ſous l'anonime ; mais étant convaincue que c'eſt pitoyablement écrit, je la mets à la fin de mon dernier Volume. Il y a des Auteurs qui gardent toujours le myſtère à moins qu'ils ne réuſſiſſent ; mais moi je ne vois pas un dèshonneur dans un médiocre écrit, & celui-là mérite de l'indulgence, tant pour le but que pour le tems ; mais il a retouché ſon plan de la fille de Noyon, & avec un de ſes amis ils en ont fait un Opéra-Comique, que je crois ſuſceptible de quelques ſuccès ; mais je dois faire connoître au Public l'Auteur, & convenir encore que les choſes les plus mauvaiſes ſont de mon ſtyle. Je m'en ſuis occupée une heure au plus, & je n'y avois point réfléchi, & mon fils n'a pas été plus ſage, & ma médiocrité dans ce genre n'a fait qu'affoiblir ſon premier eſſai. Je demande donc pour lui de l'indulgence, & pour moi la plus grande rigueur : j'en fais d'avance amende honorable. Et pour que mon Lecteur veuille bien me pardonner, je le prie de ſe ſouvenir de Zamor & Mirza & du ſiècle des Grands-Hommes. Il oubliera bientôt qu'en mère marâtre j'ai trempé dans le ſujet de la Bonne Mère.

DIVERTISSEMENT.

Ce Drame doit se terminer par un Ballet héroïque, mêlé des Sauvages & des Soldats; le Mariage de Zamore & de Mirza, doit se faire sur la scène; un tronc d'arbre, doit servir d'Autel, les hommes & les femmes arrivent de file, chacun une branche de palmier à la main. L'on porte Zamore & Mirza en triomphe sur un palanquin; un char traîné par des Sauvages, dans lequel est Madame de Saint-Frémont, ferme la marche. Zamore & Mirza s'approchent de l'Autel, conduits par deux Personnes âgées, de l'un & de l'autre sexe, ils se mettent à genoux aux pieds de l'Autel, les deux vieillards les couronnent, les jeunes Sauvages dansent autour deux; on entend le canon, & l'on voit la Mer couverte de Navire. Ce Ballet doit peindre la découverte de l'Amérique, les Sauvages effrayés, interrompent leurs cérémonies, & courent vers le rivage; les Soldats arrivent en foule, les Sauvages présentent leurs femmes à genoux, & les livrent aux mains des Soldats, & s'en vont tous se cacher dans la forêt; les

Sauvages feignent de se livrer au pouvoir des Guerriers, mais à peine le Ballet est il commencé, qu'elles s'enfuyent toutes par la Colline. Les Soldats semblent les poursuivre avec colère. Le Général paroît, il arrête par un signe la fureur des Soldats, il leur fait une morale si touchante, que tous les Sauvages surpris reviennent sur leurs pas. Le Général leur fait comprendre que c'est pour les protéger qu'il a abordé dans l'Isle, plutôt que pour les tyranniser. Le Ballet finit par une concorde admirable, & une Musique indienne, qui, mêlée avec la Musique Militaire, doit faire un effet neuf au Théâtre.

FIN.